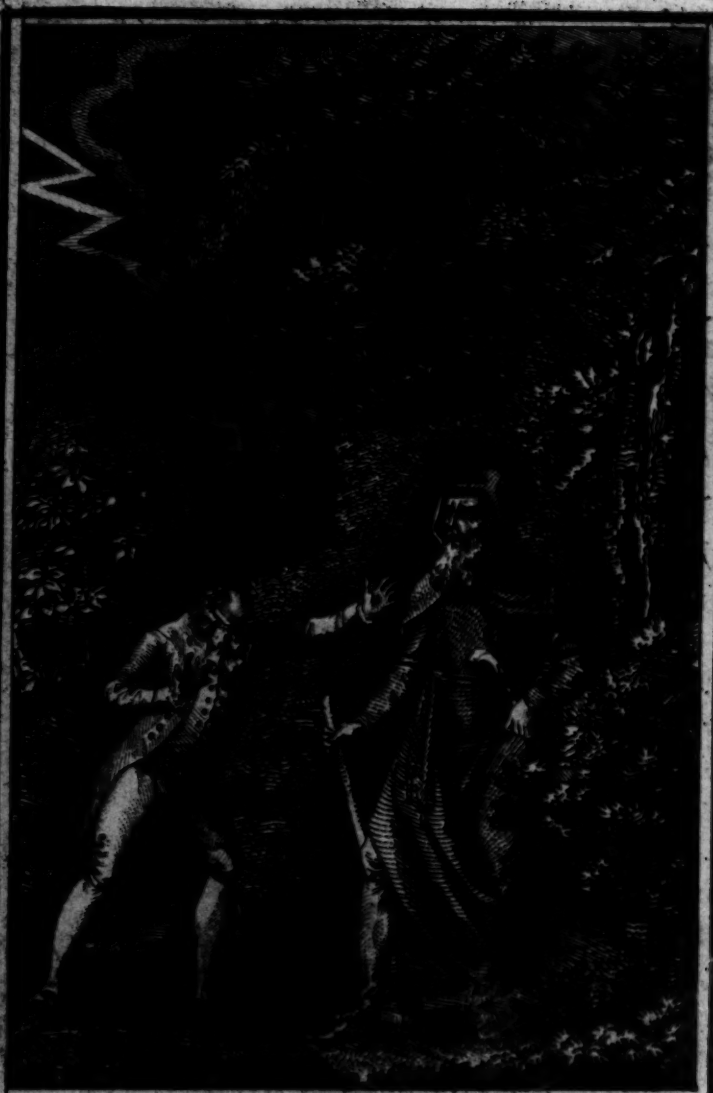


*Prenés pitié d'un jeune homme que
le malheur poursuit.*



*Prenés pitié d'un jeune homme que
le malheur poursuit.*

12511.2

PAULIN *R*
OU
LES AVANTURES
DU COMTE
DE WALTER.

TOME PREMIER.

A PHILADELPHIE.

1792.



Co

C
Ro
à u
bie
auj
Je
pui
toil
ne
Co
lis !
lis-t
vea
m'a
ne
tell
lui
dev

*Conversation sur l'auteur et
son roman.*

CLAIRE entre un matin chez Rose, (un matin , c'est-à-dire à une heure après midi.) Eh bien , dit Claire , que fais-tu aujourd'hui , ma bonne amie ! — Je n'en sais rien , dit Rose , depuis onze heures je suis à ma toilette , et il me semble que je ne fais que de m'y mettre. — Comment cela ! — Je lis. — Tu lis ! La belle occupation ! et que lis-tu ! — Un petit Roman nouveau qui est assez drôle à ce que m'a dit M.. — Un roman ! moi je ne m'amuse plus à ces bagatelles. — Tu liras pourtant celui ci , et je suis sûre que nous deviendrons rivales. Ce Paulin

est un coquin charmant , et sans son amour trop stupidement constant pour une petite fille , je l'aimerois à la folie. — Il est constant ! — Constant comme tous les hommes ; il s'arrête dans plusieurs jolies petites maisons avant d'arriver au palais. — Tu piques ma curiosité. Connois-tu l'auteur ! — Fi donc ! c'est dit-on , un comédien du boulevard. — Ah ! quelle horreur ! ça se mêle d'écrire. — Qu'importe le terroir si le vin est bon ! — Tu as raison. Mais je ne puis m'imaginer que ces gens-là pensent. Je croirois plutôt que l'auteur prend cette hideuse enveloppe pour mieux se cacher. — Non , il est très-prouvé que c'est... que je suis étourdie ! j'allais le nommer. Ah ! tu le connois ! — Son nom , oui ;

mais pour sa personne, tu crois bien. . . — Je crois tout ce que tu voudras, mais veux-tu me le prêter. — Ces choses-là ne se proposent pas. — Tu perds la tête; c'est du livre, dont je te parle. — En vérité tu me fais dire mille sottises; cela ne se peut, achete le : le libraire en a peut-être encore quelques exemplaires. — Je te le rapporterai demain. — Impossible. — Mais si je n'en trouve plus. . . — Tu attendras la seconde édition. — Tu crois donc sérieusement que la première s'épuisera? — Je pense qu'elle l'est peut-être déjà. — Je hais la lecture, mais en vérité tu me feras lire malgré moi. Adieu, je vais dîner avec l'évêque anti-constitutionnel de S. . . et je dois souper avec Hercule. — Et moi, après di-

(6)

ner, j'irai aux petits spectacles.

— Ah ! friponne, je parie que tu vas souper avec le papa de Paulin. Rose sourit. Claire passe chez le libraire, achète un exemplaire qu'elle lira, ou qu'elle ne lira point, mais que ceux qui le verront chez elle, trouveront peut-être intéressant.

PAULIN
OU
LES AVANTURES
DU COMTE
DE WALTER.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

L'enlèvement nocturne.

Le calme le plus profond ré-
gnoit dans le collège d'Har-
court. Il étoit minuit. On frappe
à coups redoublés. Le portier,
peu accoutumé à ce tintamare
affreux, se lève, et sans ouvrir,
s'informe du sujet qui peut

I.

A

causer tant de bruit. « De par le roi , ouvrez ».

A cet ordre , le battant de la porte roule sur ses gonds , six cavaliers s'offrent à la vue du portier qui se frotte les yeux. Un exempt , qui les commandoit , demande à parler au principal. On l'y conduit. Après une courte explication , le principal monte à la chambre où reposoit paisiblement le bien-aimé Paulin. « Mon cher enfant , il faut nous séparer. J'ignore quelles sont les fautes de votre famille , que je ne connois pas plus que vous ; mais un ordre du roi vient vous arracher du sein de vos amis , dont vous faisiez l'admiration par votre sagesse et vos vertus ». « Ah ! Monsieur , il m'est cruel de vous quitter , mais vos principes sont trop bien gravés dans

mon cœur pour résister aux volontés du prince. Mais avant de nous séparer, ne vous seroit-il pas possible de me donner quelque éclaircissement sur ceux de qui je tiens le jour ? » Le principal ne lui répond que par des larmes, et le serrant sur son sein ; « Malheureux jeune homme, il m'est impossible de vous satisfaire. Vous me fûtes confié par un ecclésiastique âgé, qui vous recommanda à mes soins. Il venoit exactement payer tous les quartiers de votre pension, sans jamais demander à vous parler. Depuis un an ce n'est plus lui qui parut ; un jeune homme fut chargé de ce soin ; il me demandoit à vous voir sans vous parler ; il vous regardoit tendrement, soupiroit et parloit les larmes aux yeux. Je vous avoue

que j'ai toujours soupçonné que cette personne étoit une femme travestie ; la délicatesse de ses traits , le doux son de sa voix me l'ont fait préjuger. La dernière fois que je la vis , je voulus lui faire quelques questions ; elles furent sans réponse , et ses larmes coulèrent plus abondamment que jamais ».

L'exempt s'ennuyant d'attendre dans le corridor , vint interrompre la conversation. Il voit l'écolier et le maître se presser tendrement et confondre leurs pleurs et leurs gémissemens ; il est presque attendri ; mais détournant les yeux de cette scène touchante... « Allons , messieurs il est tems de partir ». Il fallut arracher des bras du principal , le tendre Paulin ; on l'entraîna , ses mains sont tendues du côté de son ami.

Le bruit avoit éveillé plusieurs pensionnaires aussi surpris qu'attendris sur le sort du jeune homme; ils exhaloient le reproche et la plainte; mais tout fut inutile. On joint une chaise de poste qui attendoit à la porte; on y place Paulin seul; le signal du départ est donné, la voiture roule, et l'infortuné jeune homme étourdi de son aventure, ne peut s'imaginer que deviendra son sort.

CHAPITRE II.

Réflexions.

LI'OURORE à peine commen-
çoit à chasser les ombres de la
nuit, que Paulin n'étoit point
revenu de son étourdissement.
Il ouvre enfin les yeux, touche
tout ce qui l'environne et semble
surpris de se voir renfermé dans
une boîte roulante. « Où vais-
je ? qu'ai-je fait ? est-ce pour me
punir des fautes de mes parens ?
et qui sont-ils ces parens cruels
qui se sont toujours cachés à ma
vue, qui ne m'ont jamais pressé
sur leur sein, qui ont dédaigné
les caresses du fils le plus ten-
dre et le plus respectueux ? mais
pourquoi les accuser ! les soins
mystérieux

mystérieux qu'ils ont pris de moi
 ne les mettent-ils pas à l'abri de
 tout reproche ? qui sait si en
 proie au malheur, ils n'ont point
 été forcés de se dérober à mes
 embrassemens ? peut-être leurs
 larmes ont-elles coulé sur le
 fruit infortuné de leur amour !
 oui, je le sens à mon cœur, ils
 m'aiment, et si le ciel a conser-
 vé leurs jours. . . . Que dis-je !
 ah ! si la mort avoit frappé. . .
 Heureux compagnons de mon
 enfance, vous aviez des parens !
 je les voyois vous couvrir de
 baisers. . . . et moi, infortuné !
 je doute si le ciel m'a donné un
 père ! Mais où me mène-t-on ?
 par quel hazard le roi a-t-il dé-
 couvert que j'étois au collège
 d'Harcourt ? que lui importe
 mon existence ? que peut-il re-
 douter de moi ? tout mon sang

I.

B

eût coulé pour lui , s'il en eût exigé le sacrifice. Pourquoi m'arracher de la demeure paisible , où mes jours , sans être heureux , couloient du moins dans l'espérance ? elle m'est ravie à jamais. Personne du collège n'a jamais pu m'éclairer sur mon sort. O providence ! je m'abandonne à tes soins. Tu veilles sur toutes les créatures , daigne protéger Paulin ».

Pendant ces réflexions la voiture rouloit avec rapidité. Le jour étoit avancé ; on arrête dans un bois. L'exempt fait descendre Paulin et lui offre un poulet froid , du pain et du vin. Le besoin , à seize ans , l'emporte sur toutes les afflictions ; assis sur le gazon , il partage son poulet avec celui qui le lui avoit offert. Pendant le repas , il avoit hazardé

quelques questions , mais le
muet conducteur ne voulut ré-
pondre à aucunes , et sans être
plus instruit , il fallut remonter
en voiture.

CHAPITRE III.

L'Auberge.

LE jour , depuis deux heures , avoit fait place à la nuit ; la voiture s'arrête ; Paulin descend dans une grande cour , où il apperçoit plusieurs équipages. Une fille de l'auberge , (car c'étoit effectivement une auberge où l'on faisoit arrêter Paulin) éclaire les deux voyageurs , les conduit dans une chambre à deux lits. L'exempt , après avoir visité la chambre et s'être assuré que son prisonnier ne pouvoit échapper , sort pour donner des ordres sans doute , et pour le souper et pour le départ du lendemain. Il enferme le jeune

homme. Celui-ci , seul , livré à ses réflexions , ne sort de la profonde léthargie dans laquelle elles le jettent , que par le bruit que fait une servante en ouvrant la porte , quoique l'exempt en eût emporté la clef. (Comment cela se peut-il ? c'est qu'apparemment elle en avoit une autre.) Elle précédoit deux femmes , dont l'une passant à peine son cinquième lustre , avoit la fraîcheur et les graces du premier âge ; l'autre n'avoit point atteint sa treizième année. L'innocence, la candeur s'unissoient à la beauté , à la blancheur éblouissante de son teint. Toutes deux restent immobiles en apercevant Paulin , qui , de son côté , plongé comme en extase à cet aspect , ne peut même se lever pour les saluer. « Ah ! je

me trompe , dit la servante ;
 c'est la chambre du prisonnier.
 Du prisonnier ! s'écrient les
 deux dames , à son âge ! . . . lui
 coupable ! . . . » Paulin , à cette
 exclamation de deux cœurs sen-
 sibles , revient à lui , se lève :
 » Ah ! je suis infortuné , mais ja-
 mais mon cœur ne fut coupable ;
 il raconte succinctement son
 étonnante aventure. Agate ,
 (c'est le nom de la jeune de-
 moiselle) pleure ; madame de
 S. . . sa mère , sent son cœur se
 soulever au récit de l'infortune
 du jeune homme. Elles se dis-
 posoient à le consoler , à tarir
 la source de ses larmes , lorsque
 le féroce exempt revint. Il entre
 en fureur contre la servante , il
 ose même apostropher les da-
 mes. Madame de S. . . est con-
 trainte , pour appaiser les excès

de sa brutalité, de se nommer. A ce nom respectable, par la recommandation dont jouissent ceux qui le portent, l'exempt se radoucit et s'excuse sur ses ordres. M^{me} de S... embrasse l'intéressant Paulin : un coup d'œil permet à Agate d'en faire autant. Paulin prend avec gaucherie le baiser qu'on lui donne avec timidité. Depuis qu'il existoit, jamais lèvres de rose n'avoient rencontré de si près les siennes, qui les approchoient pour la fraîcheur. Il faut se séparer. « Adieu jeune homme infortuné... ».

On ne put en proférer davantage. Mais combien leurs yeux promirent-ils de ne point l'oublier, et de l'aider même, si l'occasion pouvoit s'en saisir. A peine sont-elles passées le

seuil de la porte , que le farouche exempt la ferme et semble reprocher au malheureux Paulin d'avoir joui d'un moment de consolation. Celui-ci lui fait quelques questions sur ces dames ; des réponses dures le forcent au silence. On soupe , et notre pauvre prisonnier , fatigué de sa première journée de voyage , se couche et s'endort.

CHAPITRE IV.

Le Songe et le Réveil.

A PEINE Paulin étoit endormi, qu'un songe vint retracer à son imagination les deux divinités qui s'étoient attendries sur son sort. Il est d'une espèce assez singulière pour être raconté.

Paulin étoit dans le bois où naguères il avoit partagé avec son dur conducteur, le poulet qui lui servit de dîner. L'escorte gênante n'accompagnoit plus ses pas. Il erroit seul, quand, dans l'épaisseur du bois, il entend des cris. Il court, et voit son exempt qui menaçoit

et vouloit frapper... Qui pourroit le penser.... ! Agate, la céleste Agate. Trop innocent pour concevoir le but de l'incontinent alguazil, il ne voit que la violence d'un homme en colère, il tente de le fléchir. Ses prières sont vaines, la rage étinceloit dans les yeux de l'exempt. Paulin s'élance sur lui; les charmes de la belle éplorée lui inspirent un courage héroïque; il parvient à désarmer son adversaire, et le terrasse; puis, se saisissant d'Agate, il fuit le traître qu'il perd bientôt de vue.

La fatigue, la peur, font succomber cette aimable personne; elle ne voit plus son ravisseur, son cœur se rassure, mais ses genoux pliant sous le léger fardeau de son corps,

elle tombe doucement, et toujours soutenue par son libérateur, sur la mousse dont le bois étoit garni. Paulin s'assied près d'elle, leurs yeux se fixent, s'interrogent, se répondent. La nature, ou plutôt son instinct, ce terrible fléau de l'innocence, guide une main téméraire, on la repousse avec foiblesse.... L'amour vole sur leurs têtes, et leur décoche à chacun un de ses traits dorés. Son flambeau qu'il agite, s'éteint.... Paulin, qui de sa vie n'avoit contemplé les attraits enchanteurs de la beauté, en possédoit déjà tous les trésors.... quand il se sent pousser à l'instant où son ame expiroit sur le sein d'Agate.

Indigné contre ceux qui l'arrachent à la plus ravissante erreur, il se réveille en sursaut.

Le reproche s'exhaloit déjà contre l'exempt, qu'il pouvoit seul soupçonner de le réveiller pour partir.

Mais quel fut son étonnement, quand il entendit bien distinctement : “ Prenez vos habits sous votre bras, et suivez moi vite. Je vous conduisons dans un endroit où vous verrez les deux dames d'hier. „ Sans répondre, Paulin saute à bas du lit, suit un homme qui le précède. Il marche dans l'obscurité, traverse un jardin, se trouve sur un chemin étroit. Là, lui dit son conducteur, vous pouvez vous vêtir, vous êtes hors de danger. „ Il fut bientôt habillé. A cent pas il voit une voiture, on l'y conduit; il monte, il reconnoît madame de S... et la charmante Agate.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Journée de voyage plus agréable que la précédente.

PAULIN croit encore sommeiller. Le songe agréable qu'on avoit si brusquement interrompu, avoit dans son esprit agité, plus d'apparence de réalité, que la scène qui se passoit maintenant sous ses yeux. Madame de S... après plusieurs questions auxquelles Paulin étoit hors d'état de répondre, tant par l'ignorance où il étoit de son sort, que par l'ivresse qu'il ressentoit de se voir près d'Agate, lui parla en ces termes :
« Jeune homme, vos malheurs

I.

C

m'ont touchée ; à peine sorti des barrières de l'adolescence , vous vous trouvez en butte à la persécution d'un homme sans doute puissant , qui se couvre d'un voile impénétrable à vos yeux. L'innocence opprimée a révolté mon cœur ; j'ai tenté de vous délivrer , j'ai réussi : il ne manque pour combler mon bonheur, que de vous mettre en lieu de sûreté , et mon ouvrage seroit imparfait , si je ne le faisois au plutôt. Nous sommes près d'Avignon , je vous y conduis. La princesse de B... avec qui je suis intimement liée , vous recevra comme un de mes parens. Vous éprouvez déjà la méchanceté des hommes , soyez en garde contre leur perfidie. Travaillez à mériter les bontés de la respectable princesse à

qui je vais confier le soin de votre conduite. Je ne resterai que huit jours pres de vous. Je suis contrainte de retourner à Paris. Mon époux, occupé dans le ministère, découvrira bientôt qui vous êtes, et quels sont vos ennemis. Pour les tromper sur votre asyle, d'où ils ne pourroient cependant vous enlever que par ruse, vous prendrez le nom de chevalier de Belleval. Je me charge des dépenses nécessaires au reste de votre éducation et pour vos exercices ». Paulin, la poitrine élevée, le cœur serré, la bouche béante et les yeux fixés, tantôt sur madame de S... dont le front sembloit être alors le siège de la bienfaisance et de la gravité, et tantôt sur Agate qui sourioit avec aménité à sa belle

maman ; Paulin , dis-je , ne pouvoit proférer un seul mot ; il en bégaie quelques uns de remerciemens pour l'excès de tant de bontés qu'il n'a jamais méritées. On ne l'écoute point ; son cœur s'étoit mieux expliqué que sa bouche. Le chevalier , que nous nommerons alternativement Paulin ou Belleval , curieux d'apprendre comment on l'avoit pu soustraire à la vigilance de son argus , demanda à madame de S. . . quels moyens elle avoit employés. Elle ne jugea point à propos de lui en faire le récit devant sa fille ; elle lui dit seulement qu'elle le satisferoit dans un autre moment. Mais pour contenter la curiosité du lecteur , et ne point déranger les faits , je vais le lui raconter. On sait qu'à l'auberge

l'exempt étoit sorti après avoir enfermé son prisonnier. En allant donner ses ordres pour le départ, à cinq heures du matin, il rencontra la grosse Gotton, servante de l'endroit; fille jeune, fraîche et digne d'éveiller l'appétit d'un gaillard de la trempe de notre exempt. Il ne put se défendre de briguer la faveur d'un rendez-vous qui, pour une large pièce blanche, fut accordé sans peine. A une heure après minuit, il s'y rendit après s'être assuré qu'aucun curieux ne pourroit pénétrer dans la chambre de Paulin. Madame de S... avoit pour courier un certain la Fleur, assez bon serviteur, mais ayant le défaut de courtoiser, en l'absence des soubrettes, toutes les servantes de cabaret. Comme

il étoit arrivé avant le cortége de Paulin , et que son arrangement avec Gotton étoit antérieur à celui de l'exempt , il fut fort piqué , en s'y rendant , de trouver la place prise. Madame de S... qui veilloit dans l'intention d'exécuter la bonne œuvre qu'elle a si heureusement conduite , entend les plaintes de son laquais , proférées , à la vérité , assez grossièrement ; mais dans de pareilles circonstances , les oreilles les plus délicates n'écoutent point les mots , et l'esprit saisit la chose. Elle crut qu'il étoit possible de tirer parti de l'instant d'occupation de l'exempt. Elle appelle la Fleur , et lui fait part de son projet. Celui-ci , enchanté de trouver une si belle occasion de se venger , la saisit

avec joie. Sans plus tarder , il va trouver Jérôme , garçon d'écurie , qu'il savoit , comme Gotton l'en avoit assuré , devoir incessamment être l'époux de cette perfide. Il le met au fait des deux aventures , et finit sa période par lui promettre dix louis à l'instant où il passera dans le jardin avec le chevalier. Jérôme possédoit , ainsi que Gotton , la confiance du maître de l'auberge ; il va prendre dans le cabinet de l'hôte , un passe-partout , s'introduit dans la chambre où reposoit Paulin , le réveille , referme la porte , reçoit des mains de la Fleur , au bout du jardin , la somme promise , et se retire sans que Paulin se doute qu'il a un nouveau conducteur. Arrivés à la voiture , Paulin y monte ; la

Fleur saute sur un bidet que lui
 gardoit un postillon, et les voi-
 là qui galoppent. Laissons les
 voyager, pour fixer un instant
 notre attention sur ce qui se
 passe à l'auberge.

CHAPITRE VI.

Il y a manière de voir les choses.

JÉRÔME avoit à peine touché les dix louis , qu'il s'empresse à aller couvrir de honte la perfide Gotton. D'un saut il franchit le jardin , non pas pourtant sans s'embarasser les pieds dans les arbrisseaux qui bordent les sentiers ; il trébuche , tombe , se relève et parvient à la chambre de son infidelle maîtresse. Par un usage consacré dans presque toutes les auberges , les servantes ne ferment que rarement leurs portes. La force de l'habitude avoit fait négliger

à Gotton de pousser le verrou; et l'exempt trop pressé ou d'amour, ou d'inquiétude pour son prisonnier, n'y avoit pas plus songé qu'elle. Jérôme arrive, il entre.... O spectacle d'horreur!.... Les yeux d'un amant peuvent-ils contempler ce que Jérôme apperçut... Il veut parler, la parole expire sur ses lèvres entr'ouvertes. L'exempt, trop occupé pour appercevoir cet importun témoin, agissoit comme ignorant sa présence.... Gotton, dont l'œil, aussi alerte que l'oreille, avoit apperçu Jérôme, profère d'un ton sérieux ces mots : « Veux-tu sortir » Jérôme, qu'un tel excès d'audace interdit encore plus, ne peut répondre. L'exempt, surpris de l'ordre impérieux qu'il croit lui

ou; être adressé, répond : « Atten-
 d'a- dons-donc un moment. . . »
 our Gotton qui n'avoit pas le tems
 pas de le tirer d'erreur, poursuit
 ar- sur le même ton, s'adressant
 acle toujours à Jérôme : « Partiras-
 l'un tu? », L'exempt d'une voix é-
 pler teinte, répond : « Ah!... oui...
 . Il e... pars ». Jérôme, à ces mots,
 pire sort de sa léthargie, prend un
 rtes, bâton, et sans autre délibéra-
 bourtion, fait la conduite à l'exempt
 té (conduite que le vulgaire ap-
 rant pelle DE GRNoble,) celui-ci
 dont se retourne, et dans l'état où
 ille, il se trouve, il ne voit d'autre
 ofère ressource que de sauter aux
 ots : cheveux de Jérôme. Grands dé-
 me bats. Gotton menace de crier,
 nter Jérôme lâche prise; l'exempt
 t remoulu, rossé, battu, gagne sa
 s de chambre en jurant après le dé-
 it lu nouement de son amoureuse

aventure. Gotton reprend gravement la route de son grabat, qu'elle n'avoit quitté que pour rétablir l'ordre. Jérôme ayant un peu repris ses sens, s'exprime ainsi : Ah ! c'est donc à dire, fiancées que j'sommes, qu'tu m'joneras d'ces tours-là ; queque tu f'ras donc quand j'srons mariés ? L'imbécille ! dit Gotton, ta femme ou ta maltresse ; j'f'rons toujours tout c'qui dépendra d'nous pour assurer not'sort. C'est pour toi que j'travaille. M'est avis, dit Jérôme d'un ton plus bas, que de cte façon là, j'nous en sentons guères. — Butord, avec quoi acheteras-tu l'fonds de not maître, est-ce avec les trente ou quarante sous de pourboire que les étrangers te donnent ? (car ni toi, ni moi j'n'ayons

j'n'avons pas un sou de gages.)
 Crois-tu donc que, si je m'en
 tenois à la mince générosité des
 passans, j'deviendrions jamais
 les maîtres de l'auberge ? Tiens
 nigaud, d'une part, v'là c'qu'é-
 toit convenu : (elle lui montre
 six francs) et d'autre part, v'là
 sa bourse qu'il cherchera tant
 qu'il voudra, mais qu'il ne trou-
 vera jamais. Oui-dà, dit Jérôme,
 tu crois donc qu'il gnia qu'toi
 capable de gagner de l'argent.
 As-tu reçu dix louis cōme
 moi pour faire évader le prison-
 nier ? Dix louis, s'écrie Gotton !
 courage mon p'tit Jérôme ,
 nous serons bientôt les maîtres
 de la maison. Mais voyons
 combien contient la bourse : tu
 l'emporteras , par ce qu'en cas
 de recherche , il ne faut pas
 qu'elle reste ici. On compte les

espèces. Quinze bons louis d'or fascinent les yeux de Jérôme : il ne voit plus dans l'infidélité de sa maîtresse qu'un prompt desir d'avancement pour lui. Il avoue son tort , demande pardon de son incartade ; et le châlit qui naguères excitoit sa colère , devient le muet témoin de leur reconciliation. On juge bien que les raisons de Gotton ne pallioient pas son crime. Mais voler un exempt !...

Quoi qu'il en soit, l'exempt fut puni de son incontinence ; le ciel toujours juste , ne souffrira pas que Gotton goûte en paix le fruit d'une mauvaise action. Attendons en silence ses suprêmes décrets , et nous reconnoîtrons que tôt ou tard sa foudre vengeresse frappe le criminel. Pour l'instant , c'est

trop nous occuper d'objets rebutans. Ces acteurs deviennent étrangers à la scène qui doit fixer tous nos regards ; laissons Gotton et Jérôme s'applaudir de leurs mauvaises actions ; laissons jurer , faire des perquisitions inutiles à l'exempt qui vient de perdre et sa bourse et son prisonnier ; laissons-le monter à cheval après avoir fait un vacarme affreux dans l'auberge ; laissons lui donner la chasse à notre cher Paulin , et voyons ce que celui-ci devient.

CHAPITRE VII.

Événemens faciles à prévoir.

PAULIN enivré d'un bonheur jusqu'alors ignoré , parloit peu, mais il admiroit. Le peu qu'il avoit dit étoit sans suite, mais l'indulgence, partage du beau sexe, avoit découvert aux yeux de la mère et de la fille un bon sens peu ordinaire à la jeunesse. D'ailleurs il admiroit.... Que peut faire de mieux un homme que la beauté ravit ! l'admiration ! doux silence de l'ame ! qui peut méconnoître tes attraits ? On avoit évité la grande route ; rien n'étoit plus prudent. Bientôt on touchoit au

Comtat. Arrivé là, on ne craignoit plus les alguazils français. L'argent prodigué donnoit aux lourds postillons plus d'ardeur à presser leurs rosses éflaquées. Enfin on venoit de relayer à la dernière poste française, la voiture rouloit, quand la Fleur, qui, resté derrière pour se rafraichir ou peut-être selon sa vicieuse coutume, pour ravir un baiser à quelque nouvelle Gotton, accourt à toute bride, avertit sa maîtresse qu'il vient d'appercevoir une troupe de cavaliers qui, ventre à terre, s'avançoit vers le village où ils avoient relayés. En pareille circonstance les délibérations sont courtes. Un bois offroit son asyle. Madame de S. . . fait descendre Paulin, lui donne une prompte instruc-

tion sur la manière dont il doit s'y prendre pour la retrouver chez la princesse. Une lettre qui se trouve à son adresse lui est remise, elle sera son guide, quand il n'aura plus à redouter ses persécuteurs, qui probablement ne le trouvant pas dans la voiture, rebrousseront chemin; il faut pour écarter tous les soupçons, ajouta madame de S..., que nous continuions notre route; nous sommes près d'Avignon, vous nous rejoindrez facilement : allez, que le ciel veille sur vous. Un baiser scella ce discours; en se levant pour descendre, le mal adroit Paulin, tout étourdi de ce contre-tems, tombe sur Agate : le hasard voulut que leurs bouches se rencontrassent. Madame de S... étoit trop raison-

nable pour s'offenser d'un malheur si imprévu ; elle ne dit mot. Agatè rougit , mais sans se plaindre de sa maladresse. Paulin descendu , s'enfonce dans le bois. La voiture poursuit sa route.

A peine notre jeune aventurier avoit-il fait cent pas , qu'il entendit le hennissement et le pas précipité des chevaux ; il distingua à travers l'épaisseur du bois l'uniforme de ceux qui le tenoient la veille ; cette vue le fait frissonner , et par précaution il se couche sur terre. Les cavaliers attrapèrent bientôt la voiture qu'on n'avoit plus d'intérêt à presser si fort. L'exempt , (car c'étoit lui-même) fait arrêter le postillon , s'avance respectueusement à la portière , réclame son prison-

nier , ne le voit point , repart avec sa troupe , le désespoir dans le cœur. Madame de S. . . arrive chez la princesse. Grande démonstration d'amitié plus sincère qu'il n'est d'usage entre deux jolies femmes. On parle de la route , de Paulin , de sa candeur , de son innocence. La princesse ne tarit point d'éloges sur la petite Agate qu'elle trouve charmante ; elle prend un vif intérêt au sort de Paulin , elle envoie des exprès de tous les côtés de la route qu'il tient , et sur le portrait qu'en fait son amie , elle se sent disposée à lui accorder un degré d'estime. Les exprès partent , reviennent après plusieurs jours , point de nouvelles ; personne ne l'a vu. La princesse et madame de S. . . en sont affligées , mais la sen-

sible Agate est désolée. Elle veut cacher l'impression que lui cause cette désespérante nouvelle , mais ses larmes qu'elle s'efforce de retenir , la trahissent. On la laisse seule , c'est alors que ses pleurs trouvent un libre cours , que ses plaintes accusent la nature entière. Ses sanglots , ses soupirs , dont elle ne connoissoit pas la source , ne l'éclairaient pas sur la véritable situation de son cœur. La pauvre enfant s'imaginait pleurer un frère , quand elle gémissait sur le sort d'un amant adoré. Peut-être le tems apportera-t-il quelque soulagement à sa douleur ; espérons-le avec elle , et replions nous sur Paulin que nous avons laissé dans le bois.

CHAPITRE VIII.**RENCONTRE FACHEUSE.***L'hermitage.*

PAULIN, qu'une sage prévoyance avoit fait coucher par terre, soit par la fatigue du jour, soit par l'interruption survenue à son sommeil la nuit précédente, s'endormit dans cette situation. Le soleil s'obscurcissoit par degrés, l'impétueux Borée poussoit les nuages qui, s'entrechoquant, finirent par s'ouvrir et inondèrent le lieu où le pauvre Paulin goûtoit la douceur du repos. Il se réveille et marche à l'aventure. Son in-

tention étoit de regagner la route qu'il avoit été contraint de quitter. Au premier endroit il auroit pris un cheval pour se rendre à Avignon ; car quoiqu'il n'eut point d'argent, au nom de la princesse de B.... il ne doutoit pas qu'on ne s'empresât de pourvoir à tous ses besoins. Son opinion étoit justement fondée ; la princesse étant connue dans tout le pays par ses douceurs et ses libéralités, mais il en étoit autrement ordonné ; et madame de S... jusqu'alors si prévoyante, avoit oublié de lui garnir la poche. Peut-être cet oubli sera-t-il plus heureux que funeste, c'est ce que la suite nous fera voir. Il marche donc au hazard ; le jour étoit avancé ; le ciel obscurci par l'orage, couvroit la surface

de la terre des plus affreuses ténèbres ; le bruit effrayant de la foudre qui se brisoit par éclats , étoit répété par les échos d'alentour. Paulin n'avoit jamais été exposé aux intempéries de l'air. Cette scène imposante lui causoit un sentiment tout autre que celui de l'admiration. Néanmoins le danger fait naître le courage , il oublia l'eau bénite dont jadis il se servoit pour conjurer l'orage , il s'en tint à quelques signes de croix , et tout bas recommanda son ame à tous les saints de sa connoissance. Il achevoit une oraison , quand passant dans un endroit du bois plus serré que les autres , allongeant les bras pour écarter les branches , il touche un homme. A cet instant l'éclair brille.. O vision terrible!

Il

Il voit un monstre, dont l'aspect le fait frissonner. Couvert d'une robe brune, cet homme, (car enfin c'en étoit un malgré sa mauvaise mine,) avoit une barbe qui lui couvroit la poitrine, la tête à moitié chauve; un pistolet pendoit à sa ceinture, à côté d'un crucifix. Un second éclair fit découvrir tous ces objets à Paulin. L'homme à la grande barbe l'avoit vu; il lui demande ce qu'il cherche.

« Hélas ! monsieur, qui que vous soyez, prenez pitié d'un jeune homme que le malheur poursuit. Si vous daignez me secourir, peut-être un jour aurez-vous lieu de ne pas vous en repentir. — Mais d'où venez-vous ? où allez-vous ? — Monsieur, je viens du collège d'Har-court, et j'ignore où je vais. —

I.

E.

Du collège d'Harcourt ? je ne connois pas ce village-là. — Ce n'est point un village , c'est un collège. — Ah ! oui , j'entends ; et dans quelle ville est-il ? — Dans Paris , monsieur. — Quoi ! dans Paris ? Vous venez de Paris comme ça tranquillement à pied et sans savoir où vous allez ? vous me trompez. Ah ! monsieur le Parisien , vous croyez ici nous en donner à garder... et votre bourse est-elle un peu garnie ? Monsieur , un peu de patience. Si nous étions à l'abri je vous raconterois mes malheurs , vous y seriez sensible. Quant à l'argent que vous me demandez , je n'ai pas un sou ; fouillez-moi. — Si vous n'avez rien , à quoi bon vous fouiller ? et qu'espérez-vous faire dans ce pays sans argent ? savez-vous

un métier? — Non , monsieur.
 — Et que diable appreniez-vous
 donc dans votre collège? — Les
 sciences. — Les sciences! en-
 core quelles? — Le latin, le
 grec, la rhétorique, la logi-
 que, la philosophie.... — Ça
 peut-être fort beau, tout ça,
 mais un bon métier vaudroit
 bien mieux. Qu'allez-vous de-
 venir à présent! avec toute votre
 science, vous êtes trop jeune
 pour inspirer la confiance, et
 par conséquent il vous est im-
 possible d'occuper à votre âge,
 un emploi propre à développer
 vos talens; avec votre belle
 éducation vous risquez de mou-
 rir de faim avant d'être parvenu
 à votre trentième année. J'ai-
 merois mille fois mieux, pour
 votre bonheur, que vous fussiez
 capable de faire une paire de

souliers , que de nous réciter des tirades grecques ou latines. Votre sort me touche ; tenez si vous voulez , je vous donnerai de l'emploi. — Ah ! monsieur... — Venez à mon hermitage. Je vous chargerai du soin d'exhorter les fidèles ; comme vous êtes savant , ça vous ira mieux qu'à moi ; enfin vous serez mon second , et vous aurez droit aux aumônes que nous recevrons. — Tout comme il vous plaira , monsieur. — Tout comme il vous plaira vous même , il s'agit d'opter entre accepter ou refuser , je ne vous force pas. L'orage s'appaise , suivez moi. Sur-tout souvenez-vous , si jamais vous me quittez , d'oublier ce que vous auriez pu découvrir chez moi. Je ne veux point vous associer avec... J'espère

qu'après vous avoir accordé l'hospitalité, vous ne serez jamais assez lâche pour me trahir si l'occasion s'en présentait. — Moi, vous trahir ! moi, percer le sein de mon bienfaiteur ! Ah monsieur, si mon cœur vous étoit connu, vous vous reprocheriez ce soupçon cruel. — Je me plais à le croire, marchons. —

Tout en cheminant, Paulin racontait, sans en omettre aucune circonstance, pas même son songe, tous les détails de son aventure, jusqu'au moment qu'il avait rencontré l'hermite. La lune avait succédé au soleil, sa lumière perceait à travers les bois, et Paulin avait remarqué qu'aux noms de madame de S... et de la princesse de B.... l'hermite avait

plus d'une fois froncé les sourcils , sans y faire autrement attention , il crut que c'étoit un tic qui lui étoit naturel.

Enfin ils sortent du bois , et se trouvent au pied d'une roche escarpée. Un sentier les conduit à l'hermitage qui eût semblé inaccessible à tout autre qu'à celui qui l'habitoit. Il étoit situé entre deux roches qui bornoient la vue de tous côtés , et dont la cîme sembloit toucher aux cieux. Le sentier faisoit cent détours , et la porte de l'hermitage sembloit taillée dans le roc.

Les deux voyageurs arrivés , frère Anselme , (ainsi se nommoit l'hermite ,) fait asseoir le jeune homme sur un banc de pierre , et le prie de l'attendre un instant : il entre

seul, referme la porte sur lui,
et laisse Paulin avec la faculté
de contempler à son aise, au
clair de la lune, les arides et
rebutans objets qui l'entourent.

CHAPITRE IX.

Le tombeau.

UNE heure s'étoit écoulée sans qu'il parût à Paulin que l'hermite se ressouvint de lui. Encore mouillé de la pluie qu'il avoit reçue, il étoit transi ; l'ennui de se trouver seul, mille idées sinistres qui frappaient son imagination, la perfidie apparente de frère Anselme, tout le détermina à se remettre en marche. Il se lève, mais le besoin, joint à la fatigue, avoit épuisé ses forces. Il se voyoit contraint de passer la nuit à la porte de l'hermitage. Il s'arme enfin de courage ; et déjà il se

mettoit en marche , quand la porte s'ouvrit. « Est-ce vous , frère Anselme ! — Sans doute. Vous vous ennuyez... Pardonnez... Allons, suivez-moi, quoique nous habitions un hermitage, je ferai en sorte que vous ne vous en apperceviez point à la nourriture. On entre dans une petite cour, où au fond étoit la porte d'une chapelle assez grande, elle étoit ouverte. Voilà , disoit frère Anselme , ma cellule ; ici sont des poules, une vache, un cochon, et ma chapelle que vous voyez, est dédiée au grand Saint-Antoine. Paulin parut surpris de voir la chapelle illuminée, il en demanda les raisons. Tous les soirs, dit Anselme, je remercie le ciel de la grace qu'il m'a fait de passer la journée, et c'est

pour la prière que vous voyez ces préparatifs. C'est par-là que nous commencerons , si vous le voulez bien. Paulin l'assura qu'il seroit enchanté d'offrir ses vœux au créateur , et malgré le besoin qui le pressoit , il entra dans la chapelle. Frère Anselme entonne une antienne , un *oramus* , Paulin fait sa partie , et répond , sans souffleur , et toujours à propos , *amen*. Suit un *de profundis* pour les ames du purgatoire A peine l'achevoient-ils , qu'on entend frapper à coups redoublés à la porte de l'hermitage. Anselme effrayé , se lève , dit à Paulin , « Ne bougez pas , je reviens à l'instant. » Il l'enferme dans la chapelle , et part comme un éclair. L'illumination , qui avoit paru si brillante à notre aventurier , consistoit

en une demie douzaine de bouts de chandelles fort courts , dont quatre étoient déjà consumés ; les deux autres approchoient de leur fin , et Paulin affamé , alloit se trouver prisonnier dans la chapelle , et enseveli dans les ténèbres , si l'hermite tarδοit à revenir. Il étoit encore à genoux , il se lève en réfléchissant aux différens événemens de la journée ; et marchant dans le coin qu'occupoit l'hermite lorsqu'il faisoit sa prière , il sentit sous ses pieds remuer une pierre , il l'observa à la lumière que lui donnoit le dernier bout de chandelle prêt à s'éteindre , il appuya le pied dessus , et à son grand étonnement , il vit que la pierre faisoit la bascule. Il se baisse pour voir des caractères gravés , il lit : Ci git , le reste étoit

effacé. Ah , dit-il , c'est le tombeau de l'hermitage. Pendant qu'il observoit la pierre , il entend une voix partir du tombeau , qui lui dit bien distinctement : que veux-tu ! Paulin croyant d'abord que c'étoit l'hermite , répond : à manger , car je meurs de faim. — Eh bien , descends. Paulin à cette fois ne reconnoît plus la voix d'Anselme ; celle qui s'adressoit à lui partoît bien positivement de la tombe.

Notre héros n'étoit pas exempt de quelques petits préjugés ; il s'imagina avoir affaire au diable , ou au moins à quelques revenans. Il se signe , se recommande à son patron ; et la faim , l'emportant sur les craintes que lui inspiroient ses préjugés , il se résout , voyant
que

que frère Anselme n'arrivoit pas , à descendre dans cette tombe mystérieuse. Il pose ses deux pieds, non sans frissonner, sur le bout de la pierre, qui s'abaisse et le plonge, (comme il le crut en faisant la chute,) dans un précipice. Quoiqu'il eût prévu un événement extraordinaire, il ne fut pas le maître de conserver sa raison. Il la recouvre enfin ; ses yeux fixent long-tems les personnes qui l'entourent. Il entend proférer ces mots : « C'est un étranger ! Mais frère Anselme est-il fou ! il n'a rien, pas le sou. — C'est peut être un nouvel initié. — Je crois qu'il reprend ses sens ».

Telle étoit la conversation de plusieurs personnes que Paulin apperçut à la clarté d'une lampe accrochée au plancher d'une

chambre voûtée , qui ressembloit assez à une cave. Ceux qui examinoient le nouveau venu , vont reprendre leurs rangs autour d'une table abondamment servie. On l'invite à y prendre place , il ne se fait pas prier , et travaille à réparer le tems qu'il avoit perdu à attendre. La figure de ces messieurs avoit pour Paulin quelque chose de rebutant , il sentoit intérieurement en lui un je ne sais quoi qui sembloit l'avertir qu'il n'étoit pas en bonne compagnie. Pour la première fois il apprit à dissimuler. O dissimulation ! Si tu es un crime , en combien d'occasions n'es-tu point une vertu ! Un de ces messieurs à mine rébarbative , demande au jeune homme : « Qui es-tu ? -- Je me nomme

Paulin. — Qui t'a introduit ici ?

— Frère Anselme. Pourquoi ne t'a-t-il pas amené lui même !

— Parce qu'il a entendu un grand bruit à la porte de l'hermitage, et comme il parloit j'ai entendu quelqu'un qui me demandoit ce que je voulois...

— Qu'on ferme la bascule. Deux sentinelles à l'avancée de la trape, deux autres à la grande entrée. Débarassez tout ceci promptement, et sans bruit. Qu'on me suive à l'instant. Paulin interdit ne pouvoit deviner ce que tout cela signifioit. Une porte qu'il n'eut jamais découvert, taillée dans le roc, s'ouvre, chacun détale, et Paulin avec eux. Point de lumière. Comment se faire un tableau de ce qu'on ne voit pas. Qn'on juge de l'état où se trouvoit le bon Paulin.

CHAPITRE X.

Joie troublée.

LE plus grand silence s'observoit dans ce lieu de ténèbres. Paulin accoutumé en éternuant de s'entendre dire : *dieu vous bénisse*, en satisfaisant à ce besoin de la nature, reçoit quelques coups de poings qui font dissiper ses vapeurs. Une des sentinelles vint après une demie heure annoncer qu'on pouvoit rentrer. — Bonne alerte ! c'est une capture ; un cri de joie unanime est la réponse de l'honnête société. On rentre dans la salle commune , la lampe est rallumée. Quel spectacle s'offre

aux yeux de Paulin ! six grands coquins , le mousquet sur l'épaule , frère Anselme occupé à rendre à la vie une femme charmante qui touchoit au plus à sa vingtième année , deux hommes liés avec des cordes , un troisième qui paroisoit prêt d'expirer par les blessures qu'il avoit reçues. Paulin frémit d'indignation , et ce tableau lui dévoile enfin dans quel séjour de crimes son malheureux destin l'a conduit. Celui qui précédemment avoit donné des ordres pour la sûreté de la caverne , élève la voix , et s'adressant à l'indigne hermite : « Frère , celle-ci m'appartient de droit. Vous avez eu la dernière , j'espère que nous n'aurons point de différens pour la possession. — Nulsifrote , rien

n'est plus juste , mais procédé pour procédé , je serai le second comme vous l'avez été avec celle dont vous parlez. Ensuite nos braves compagnons iront de suite , comme il est d'usage. — Vous mocquiez-vous , dit un de ceux qui avoit arrêté ces malheureux voyageurs , c'est-à-dire , que nous aurons risqué notre vie pour vous procurer des prémices qui nous appartiennent de droit. Je crois que ceux qui ont fait la prise , ont bien gagné d'avoir sur vous la préséance. Le malheureux objet dont il étoit question , sembloit être dans les bras de la mort , il ne revenoit pas de son évanouissement. Il fut décidé qu'on lui laisseroit passer la nuit tranquillement ; et l'on remit au lendemain à décider

la question sur les droits contestés. Paulin sentoit dans son cœur mille mouvemens différens. La compassion, l'indignation, la fureur, dirai-je encore, ... l'amour, oui, l'amour. — Ce Dieu puissant vint jusques dans ce repaire hideux, assiéger son jeune cœur. Une femme affligée, jeune, à qui la pâleur de la mort n'avoit dérobé aucuns charmes, un sein d'albâtre que la situation de la malade avoit forcé de découvrir aux yeux féroces de cette bande effrénée. Ces objets ravissans irritoient les sens de ces vils scélérats; qu'on juge donc de l'effet qu'ils produisirent sur le chaste et sensible Paulin. Mais en approchant d'elle, il se rappelle Agate... Agate! oh, je l'adore, disoit-il.

en secret ; puis ses yeux errent sur ces globes enchanteurs que forma la Divinité pour faire naître le plaisir et fixer le bonheur. Agate est charmante , elle a toutes les graces de la beauté , du premier âge ; sa vertu , son innocence , sa candeur sont des biens inappréciables... mais elle est absente , et sous les yeux de Paulin , que d'attraits se présentent !.. Cruels tyrans de l'humanité , criez à l'infidélité , tonnez contre elle ; dites nous , si vous êtes sincères , si à seize ans , vos yeux , pour la première fois , eussent entrevu les attraits éblouissans d'une belle infortunée ; si vous eussiez été témoins d'une scène aussi touchante , que fût devenue cette vertu stoïque dont vous faites

parade. Elle eût échoué, elle échoueroit peut-être même aujourd'hui que vous vous flattez d'être raisonnables. Paulin aidait Anselme, il s'étoit emparé d'une main, et soutenant sur son bras le corps de cette malheureuse, il ne voyoit dans ce séjour d'horreurs que la beauté radieuse qui lui inspiroit tant d'intérêt. « Tant de charmes, disoit-il, en les admirant, seroient la proie de ces barbares ! Leurs mains profanes oseroient toucher. . . Nulsifrote qui l'examinait, le tire de sa rêverie. — Gaillard ! tu m'as l'air d'un petit luron, ne t'inquiète pas, tu auras ton tour. La dame fait quelques mouvemens ; la joie renait dans le cœur des monstres qui la convoitoient. La dispute s'élève de nouveau ; l'un veut

s'en emparer ; l'autre veut faire valoir ses droits. La querelle eût été loin , si le malheureux blessé à qui personne n'avoit donné aucun secours , n'eût fait diversion , par le discours qu'il leur adressa. — Scélérats ! c'est peu de m'arracher la vie , vous voulez devant moi vous disputer l'avantage de ravir l'honneur à la plus vertueuse des épouses. Percez donc ce cœur que vous outragez , et ne me rendez pas témoin de ma honte , et de son opprobre. Paulin , à cette voix qui frappe son cœur , vole à lui , saute sur un couteau , coupe les cordes qui retenoient les deux hommes , dont j'ai parlé plus haut. — Secourez donc cet infortuné qui se meurt , s'écrie-t-il. Messieurs , s'adressant aux brigands , serez-vous

insensibles aux accens de la douleur ? en ravissant leurs biens , faut-il encore vous souiller du crime affreux de leur arracher la vie , de leur enlever l'honneur qu'ils préfèrent aux courts instans d'une existence malheureuse ? accordez leur la liberté , je jure qu'ils ne dévoileront point votre retraite ; exigez une rançon , ils la paieront ; ils s'y engagent sur l'honneur. — Oh , oh ! dit Nulsifrote , il faut que ce petit bonhomme-là soit notre orateur. Quels grands mots ! . . . L'honneur ! fiez-vous donc à ces belles promesses ; les roues et les gibets seroient bientôt prêts. Qu'on l'attache avec les autres , dont il a eu l'audace de couper les liens. La dame avoit tout-à-fait repris ses sens. Témoin

de ce nouveau malheur , elle n'avoit pas perdu un mot du discours de Paulin , et ses yeux qui sembloient l'encourager , se couvrirent de larmes , quand ils entendirent l'ordre barbare de Nulsifrote. Il étoit déjà exécuté ; et les victimes alloient être séparées , quand un bruit d'artillerie vint porter la terreur dans l'ame de ces monstres. Peut-être le ciel touché des malheurs de nos prisonniers , veut-il les terminer. Ne précipitons point ses décrets , attendons tout de sa justice , et contentons-nous pour le moment de l'effroi de nos brigands , dont la joie est si extraordinairement troublée.

CHAPITRE XI.

Secours imprévu.

Au bruit qu'on venoit d'entendre, toute la troupe prend les armes. Anselme, pour arriver sans être vu, fait ouvrir la bascule et monte seul pour s'assurer de ce qui pouvoit causer un tel vacarme. Il y avoit une autre entrée qui aboutissoit à ce souterrain, dont la porte, soigneusement fermée, donnoit dans la cour de l'hermitage. La bascule ne servant que pour aller à la découverte, ou pour prendre au piège les crédules dévots que la piété attiroit dans cet horrible séjour.

G

Si-tôt après le départ d'Anselme , Nulsifrote range sa troupe, en place un nombre suffisant au corridor qui conduisoit à la grande entrée ; le reste est placé près de la bascule, qu'on referme aussi-tôt. Paulin, la dame et les trois étrangers sont jettés dans le même cachot où Nulsifrote et ses compagnons s'étoient cachés à l'arrivée de leurs malheureux captifs. Qui croiroit que dans ce cachot ténébreux, le bon Paulin pût remplir les devoirs précieux de l'humanité, et livrer son cœur aux douces impressions de l'amour, à l'instant même où la mort menaçoit de le frapper , lui et les êtres à qui son cœur étoit si tendrement attaché : en quittant le lieu témoin de son

héroïsme, pour entrer dans le cachot ; il avoit apperçu une petite bouteille d'osier ; la ramasser , la cacher , fut son premier soin ; et dès l'instant qu'ils furent enfermés , il s'offrit à panser les blessures du malade — Où-êtes vous, infortuné que le sort a si cruellement maltraité. J'ai trouvé une bouteille d'eau-de-vie, je tempérerai son feu dans ma bouche, et nos mouchoirs ceindront vos plaies. — Généreux jeune homme, par qu'elle fatalité vous trouvez-vous ici ! Ce n'étoit pas l'instant de répondre : Paulin, aidé de la jeune dame, banda les plaies du blessé, après les avoir lavées, étanchées aussi bien que les ténèbres pouvoient le leur permettre. Après cette opération, le blessé se

sentit plus soulagé. On l'aide à s'étendre par terre, et Paulin ôtant ses habits, le couvrit, tandis que la jeune dame lui soutenoit la tête sur ses genoux. Paulin s'assied auprès d'elle. — Ange céleste, lui disoit-elle, c'est un Dieu qui vous a envoyé dans cet antre effroyable pour adoucir nos maux. Celui pour qui votre pitié s'intéresse, est mon époux : c'est l'ami, l'amant le plus tendre ; l'amitié, la reconnaissance vont désormais partager mon cœur entre vous et lui.

Pendant cette scène attendrissante, il s'en passoit une bien différente dans la caverne qu'ils venoient de quitter. A peine Anselme avoit mis le pied dans la chapelle, que quatre hommes se saisirent de

lui, et lui mettant un mouchoir sur la bouche, le conduisirent à leur chef, qui étoit dans la cour avec un piquet d'archers : « Voici l'hermite, lui disent-ils ; il est monté par une trape dans la chapelle. — Si tu nous livres tes complices, dit le chef, je te promets ta grace. — Moi ! j'ignore ce qu'on veut dire, je n'ai point de complices, puisque je ne suis coupable d'aucun crime. On me prend ici pour un autre. Je suis le frère Anselme, je sors effectivement d'un tombeau où reposent en paix de saintes reliques. Seul, j'habite cette demeure sacrée, que vous avez violée, mais la vengeance du ciel éclatera bientôt sur vous. Les archers étoient d'Avignon, c'est dire assez, combien ils

respectoient une tête barbue ,
un corps enfroqué ; ils eussent
été la dupe du discours de l'hypocrite , si le chef, qui avoit de
bonnes instructions , eût été
aussi crédule que ses soldats.
Fourbe exécration ! lui dit-il ,
tu crois m'en imposer par ce
discours mensonger. Je trou-
verai ce que tu refuses d'avouer.
Qu'on le garotte , que six hom-
mes le gardent. Ne vous laissez
point aller à ses insinuations
perfidés ; tenez-le bien : et vous ,
suivez moi. Il se fait conduire
à la trape. Il voit qu'il est
presqu'impossible de descendre
plus d'un à la fois , et qu'en
descendant ainsi , sa troupe fût
elle cent fois plus nombreuse ,
y périroit. Après avoir quelque
tems réfléchi sur la manière
dont il s'y prendroit , il fit
apporter des outils dont on

avoit eu la précaution de se munir, d'après les avis certains qu'on avoit donnés, de la difficulté de s'emparer de ces monstres, qui désoloient et pilloient tout le pays. Il ordonna qu'on démolît et le tombeau et tout ce qui pourroit s'enfoncer à l'entour. L'opération fut prompte. Dès qu'une brèche fut faite, les bandits firent un feu continuel. Les archers ripostèrent si heureusement, que de tous ces brigands, six seulement n'étoient pas hors de combat. Le chef leur ordonna de se rendre; ils y consentirent et jetèrent leurs armes à bas. Les archers descendent, après avoir fait monter et avoir garroté ceux qui n'étoient point blessés; ils s'emparent de ceux qui l'étoient; on les monte dans la cour par le corridor, dont on

ouvrit la porte. Ceux qui ne pouvoient marcher, furent attachés sur des chevaux. Le chef, après avoir visité le caveau, dans lequel il fut fort surpris de ne rien trouver des dépouilles enlevées aux voyageurs, se retira. Paulin et ses compagnons, au calme qui succédoit à l'horrible bruit qu'ils avoient entendu, ne savoient que penser; ils appelloient de toutes leurs forces, mais vainement; car de la cour de l'hermitage, il étoit impossible qu'on les entendît. Comme la caravane alloit se mettre en marche, Nulsifrote, qui avoit attrapé un coup de feu à la cuisse, malgré la douleur que lui causoit sa blessure, se rappella les malheureux qui alloient périr dans le caveau. — Monsieur, dit-il au chef, il n'y a qu'un instant,

j'étois comme vous commandant ; si j'eusse été celui de votre expédition, j'aurois mieux fait ma visite que vous. J'aurois trouvé le trésor de la communauté, et sur-tout les malheureux prisonniers, que la fatalité de la guerre que nous faisons continuellement au genre humain, a mis entre nos mains.

Donne-moi, dit l'officier, les renseignemens nécessaires, et je te jure sur mon honneur, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que tu obtienne ta grace. Nulsifrote les lui donna : on retourne au caveau, on entend les cris des prisonniers ; on court les délivrer. On découvre les chambres des voleurs, le magasin des armes, celui des effets volés ; on s'empare du tout, et l'on remonte. La nuit avoit fait place à l'aurore, et

le soleil s'avançoit déjà majestueusement sur son char. L'officier en appercevant les prisonniers, s'écrie : quoi, monsieur et madame la comtesse de Buonani ! Vous voyez , dit le comte. Ils nous ont arrêté hier dans le bois , comme nous prenions la traverse qui , de notre château , va gagner la route du Dauphiné. De nos gens , il ne nous reste que ces deux hommes ; j'ignore ce qu'ils ont fait de la voiture : quant aux chevaux , ce sont ceux que vous voyez , ils s'en sont servi pour monter nos bagages qu'ils ont enlevé de la voiture. Et ce jeune homme , dit le chef , est-il de votre compagnie ? C'est à ses soins généreux à qui je dois la vie , que je ne conserverai pas long-tems. — Vous ne le connoissez pas autrement ? —

Eh ! peut-on mieux connoître un homme que par ses actions , reprend vivement madame de Buonani ? C'est vrai ; mais encore quel est-il ? d'où vient-il ? et par quel hazard se trouve-t-il ici ? Paulin répond qu'il alloit à Avignon , chez la princesse de B. . . , montra la lettre qu'il avoit pour elle. — Mais comment avez-vous été attaqué ? étiez-vous seul ? J'étois seul , et je n'ai point été attaqué. Le commandant branloit la tête , et ne trouvoit point cela trop clair. — On examinera cela à Avignon. Je vous y conduis. Il laissa une garde pour veiller sur les effets , jusqu'à ce qu'on eût des ordres pour les enlever. On se mit en marche , après avoir donné un cheval à monsieur et à madame de Buonani ; les autres suivirent à pied.

CHAPITRE XII.

Le Château.

LES chevaux montoient assez facilement le chemin de l'hermitage, mais il n'en étoit pas de même pour descendre. Aussi faisoit-on une marche lente. Paulin reconnut le bois où il avoit fait la fâcheuse rencontre de frère Anselme ; une sueur froide parcourut tout son corps à ce seul souvenir. Après six heures de marche, par des chemins tortueux , on apperçut une longue avenue , au bout de laquelle étoit un château de la plus belle apparence , c'étoit celui du comte : il pria le commandant

mandant de l'y faire conduire. Quatre hommes sont commandés avec ordre de rejoindre la troupe sitôt que le comte, son épouse et ses deux domestiques seroient arrivés. Madame de Buواني frémit sur le sort de Paulin, que l'officier s'obstinoit à vouloir emmener; il est suspect, disoit-il, il est muni d'une lettre pour la princesse de B * * ; mais qui répondra qu'il ne l'a point trouvé; qui sait même comment elle est parvenue entre ses mains, si ce n'est comme tant d'autres effets se trouvent dans celles de ses compagnons? Nulsifrote, qui jusqu'alors avoit gardé le silence, étoit un mauvais garnement qui avoit déserté de France, pour une injustice trop ordinaire dans les régimens.

I.

H

Il avoit affaire à un officier, il ne put se venger. Le désespoir égare sa raison, il fuit, s'associe à ces brigands, que plutôt il n'auroit vu qu'avec horreur. La fureur conduit à la témérité; c'est ce qui, d'une voix unanime, le fit proclamer chef; Nulsifrote donc, n'étoit point tellement endurci dans le crime qu'il n'eût quelque idée du juste et de l'injuste. Il se réveille de son sommeil léthargique, et s'adressant à l'officier : « ventre » bleu ! tu ne peux sans injustice » arrêter ce jeune homme, il » n'est pas des nôtres, et nous » ne le connoissons pas. D'ail- » leurs sa conduite depuis hier, » qu'il est arrivé chez nous, » prouve que c'est un brave et » honnête garçon. » Frère Anselme élève la voix, et dit :

« laissez-le aller , c'est un débar-
 » qué de collège. »

L'apologie de ces messieurs ,
 n'eut pas produit un grand
 effet, si monsieur et madame
 de Buonai n'eussent répondu
 de lui , et promis de le repré-
 senter , quand on le jugeroit
 convenable. L'officier, par dé-
 férence pour eux , fut contraint
 de céder ; il consentit , quoiqu'à
 son grand regret , de laisser
 partir Paulin. Un homme de
 moins , disoit-il tout bas , ça
 diminue la somme de ma cap-
 ture. La troupe se sépare , Pau-
 lin , avec sa nouvelle compagnie
 prend la route du château , et
 les autres , celle d'Avignon.
 On arrive ; les archers , après
 avoir été remerciés , comme
 ces messieurs desirent ordi-
 nairement l'être , c'est-à-dire ,

payés , rejoignent leur chef , et accompagnent les voleurs dans les cachots de la ville. Paulin , arrivé au château , est installé dans un petit appartement aussi joli que commode. Les médecins , chirurgiens sont mandés , ils arrivent. Les blessures du comte sont trouvées dangereuses. On avoue à Paulin , inquiet sur le sort du malade , qu'elles sont mortelles , mais qu'il pourroit traîner quelques jours. Le bon jeune homme fut si inconsolable , que madame de Buoni devina la cause de son chagrin , malgré le soin qu'il prit de la lui cacher. Plusieurs jours se passèrent sans que le mal empirât , ni diminuât. Enfin l'heure de la séparation étoit venue , le comte le sentit ; il fait venir son

épouse et Paulin. Chère amie ,
il faut nous quitter , le ciel
l'ordonne. Console-toi , j'ai
pourvu à tout , et quoique tu
ne m'aies donné aucun gage
de l'amour le plus tendre , tu
n'auras rien à redouter de ma
famille. Ce château t'appartient
avec ses dépendances. Le re-
venu annuel est de 20,000 liv. ,
avec ton douaire , qui te sera
remboursé ; j'espère que tu
pourras figurer dans le monde
avec honneur. Regrette mon
cœur , j'y consens , puisqu'il
t'est cher ; mais souviens-toi ,
qu'à ton âge , douée de tous
les charmes de la beauté , tu
ne peux rester veuve. Promets
moi de prendre l'époux que le
ciel te destinera , et que ton
cœur aura choisi. Prends soin
de ce jeune homme aussi in-

téressant qu'il est généreux. Si, dans un mois, les juges d'Avignon n'ont point informé contre lui, ma parole, qui devient la tienne, sera dégagée, il sera libre. La comtesse ne répondoit que par des sanglots; Paulin versoit des larmes. Le comte les prie de le laisser un moment seul. Il prit un peu de repos; repos qui précédoit de peu d'instans celui qui bientôt seroit éternel. La comtesse et Paulin, dans une pièce voisine, attendoient qu'il fit le moindre mouvement, pour voler à son secours. Ils entendent du bruit, ils entrent. Le comte leur tend affectueusement les mains, prononce ce dernier mot : adieu... et expire dans leurs bras. Il n'est plus, s'écrie la comtesse ! Ah ! cher et mal-

heureux époux ! ... Ses femmes vinrent l'enlever de ce spectacle déchirant. On entraîne Pánlin dans son appartement. Il se couche. La perte du comte avoit touché son cœur , il le regrettoit... L'inquiétude qu'il a sur son sort , et (qui le croiroit parmi les douloureux objets qui l'entourent !) l'image de la divine Agate se retrace à son imagination enflammée. Mille mouvemens impétueux l'agitent ; succombant , (si l'on peut s'exprimer ainsi) sous le poids de ces diverses sensations , un sommeil bienfaisant vint un moment adoucir ses amertumes. On fut obligé de l'éveiller pour se mettre à table avec la désolée comtesse.

Enfin les parens de son mari vinrent présider à ses obsèques.

Paulin y assista , et malgré son peu de connoissance des affaires , il entreprit , à sa sollicitation , d'arranger celles de la comtesse. Il y réussit à son grand étonnement à lui-même. Il est vrai qu'elles étoient plus en ordre que ne le sont communément celles *des gens* qu'on nomme *comme il faut*. La comtesse demeura donc maîtresse du château , et ce qui est fort rare , dans les successions , tout s'arrangea sans procès.

CHAPITE XIII.

Entrevue amoureuse.

QUELQUES mois s'étoient écoulés pendant le travail de Paulin. La famille de Buoni habitoit Carpentras , il y avoit fait plusieurs voyages , mais il n'avoit jamais pu parvenir à mettre le pied dans Avignon. La comtesse chargeoit toujours son intendant des démarches qu'il y falloit faire. Il sembloit qu'elle éloignât Paulin de cette ville, où elle savoit bien qu'il étoit recommandé à la princesse de B... , et à qui il n'avoit point encore remis la lettre

que madame de S... lui avoit donnée pour elle , quand la maréchauſſée les força de ſe ſéparer précipitamment. On concevra facilement le plan d'une telle conduite , quand on ſaura que la comteſſe , de l'intérêt qu'elle avoit pris au ſort de Paulin , étoit ſubitement paſſée à un ſentiment plus violent et non moins tendre. Bref , elle en étoit éperdûment amoureuse. Son protégé n'étoit point aſſez pénétrant pour ſe douter de ſon bonheur. Le deuil et les larmes de la comteſſe lui en euſſent fait repouſſer l'idée , ſi elle ſe fût offerte à ſon imagination , et tout le feu qui l'embrâſoit à l'aſpect des charmes que ſes yeux avoient dévorés dans la caverne , et que la pudeur lui avoit voilés depuis

C
 j
 s
 n
 m
 to
 ét
 in
 qu
 jo
 ét
 oc
 co
 soi
 de
 allo
 effe
 tess
 gara
 offr
 Aga
 soit
 qu'e

ce tems ; ce feu brûlant, dis-je, couvoit dans son sein, et sembloit prêt à le consumer de nouveau à ce seul souvenir ; mais le respect , la timidité l'étouffoient , le desir même eût été un crime , tant son ame ingénue soupçonnoit peu ce qui se passoit dans celle de la jolie comtesse. Tous ses desirs étoient prévenus : différentes occupations avoient leur tems consacré. Et le matin , il jouissoit ordinairement du plaisir de la chasse. Rarement il y alloit seul. C'étoit encore un effet de la prudence de la comtesse , qui craignoit qu'il ne s'égarât , et que le hazard ne lui offrit ou la princesse , ou cette Agate dont le nom seul la faisoit frémir , d'après la peinture qu'en avoit fait Paulin , en lui

racontant ses aventures. Un matin, éveillé plutôt que de coutume, il se lève, va demander un cheval, prend son fusil et gagne le bois, sans que celui qui le servoit, et qui le suivoit partout, s'en aperçût.

Jamais il ne s'étoit trouvé si peu disposé au plaisir de poursuivre le gibier. Il laissoit marcher à son gré le cheval qui le portoit, et ce cheval, sans doute accoutumé à aller souvent à Avignon, en suivoit au petit trot la route. Le bruit d'une voiture fait lever les yeux à Paulin. Il entend : — C'est lui ! c'est lui même ! il regarde et voit... sa chère Agate avec une dame qui lui est inconnue. Il croit que c'est une vision ; mais revenu à lui, il se précipite à bas de son cheval, va

à la portière de la voiture ,
qu'on avoit fait arrêter. Le
premier mot qui sort de sa
bouche , est le nom de sa char-
mante Agate. O bonheur im-
prévu ! Je vous revois... Il
étoit dans la voiture , et n'avoit
point encore jetté les yeux sur
la personne qui étoit près de
sa maltresse. Agate fut obligée
de lui dire de présenter ses
respects à la princesse de B...

— Ah ! madame , pardonnez à
mon transport , je ne voyois
qu'Agate , et l'amour seul a
causé mon impolitesse. — Vous
êtes pardonné , chevalier. Mais
qu'êtes vous devenu depuis que
madame de S... vous a quitté.

— Madame , si je ne craignois
de retarder votre marche , je
vous satisferois sur le champ ,
mais peut être.... — Nous

I.

I

pouvons vous entendre. Je conduis Agate que sa belle maman a bien voulu me confier jusqu'à ce jour ; je la conduis au château que possède monsieur de S. . . . près de Valence , où il doit être maintenant avec son épouse. Si la maman y étoit seule , je vous proposerois de nous accompagner. Mais je craindrois . . . Apprenez nous donc ce qui vous a empêché de venir nous trouver à Avignon. Paulin raconte tout ce qui lui est arrivé depuis sa séparation d'Agate , en omettant quelques particularités sur lesquelles il ne crut pas devoir s'appesantir devant la maîtresse de son cœur. Malgré l'innocence de sa conduite , l'aveu des desirs que lui avoient inspiré dans la caverne l'état

d
ce
ét
Pa
La
lui
ret
cra
à
ma
ave
ten
(de
né
per
mo
dro
de
sa
Par
châ
pro
pas

d'une belle personne affligée ; cet aveu , dis-je , n'eut peut-être point flatté la belle Agate. Pardonnons lui donc sa réserve. La princesse , après son récit , lui promet de s'occuper , à son retour , des poursuites qu'il craignoit devoir lui être faites à Avignon : elle ajouta que , malgré la répugnance qu'elle avoit de le laisser plus long-tems chez madame de Buoni , (dont elle avoit facilement pénétré les vues ,) il étoit indispensable qu'il y restât jusqu'au moment qu'elle même viendrait l'y chercher et s'emparer de lui. Elle lui annonça que sa chère Agate retournoit à Paris , après un court séjour au château de son père , et que probablement il ne la reverroit pas desitôt. Paulin , à cette nou-

velle, gémit ; Agate soupire, et la bonne princesse, qui lisoit dans leurs cœurs, y fit naître l'espoir, en leur promettant de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour les rapprocher le plutôt possible. Il fallut se séparer ; les adieux furent tendres mais précipités. La princesse étoit sévère, ainsi le trouvoit Paulin, que cette séparation déchiroit. On le fait descendre ; la voiture vole loin de lui, sans qu'il s'apperçoive qu'il est seul, à pied, et tenant dans son bras la bride de son cheval.

La Fleur, ce domestique affidé de la comtesse de Buoni, qui le servoit, ne trouvant point Paulin dans sa chambre, avoit prévenu sa maitresse ; celle-ci l'avoit promptement dépêché pour le suivre, et le

ramener ; il part , et trouve le jeune homme dans la position où je viens de le laisser. Paulin , à son aspect , se remet de son mieux pour cacher son trouble , remonte à cheval , et sans proférer un seul mot , prend le chemin du château. A peine arrivé , il monte à sa chambre , et s'enferme pour s'abandonner à ses rêveries.

La Fleur courut rendre compte de sa commission , et n'omit point de parler des rêveries silencieuses de Paulin. La comtesse le fait prier de descendre dans son appartement. La fleur ne pénétra pas sans peine dans sa chambre ; parvenu jusqu'à lui , il motive son importunité , en lui faisant l'invitation dont la comtesse l'avoit chargé. Paulin , un peu contrarié , ne peut

refuser. Il part, non sans marquer de l'impatience de se voir ainsi obsédé. Pauvre jeune homme ! il ne pressentoit pas son bonheur , il ne se doutoit pas qu'un torrent de délices, pour lui , jusqu'alors inconnues... Mais ne nous pressons point , et suivons notre héros pas à pas.

CHAPITRE XIV.

Qui n'eut pas succombé?

MADAME de Buonani avoit ressenti dans la nuit une légère incommodité , et déjà dans la matinée elle avoit envoyé prier Paulin de lui faire compagnie. La Fleur , comme je l'ai dit plus haut , ne l'ayant pas trouvé , son absence avoit donné l'alarme. La nouvelle de son arrivée avoit rétabli le calme et dissipé les inquiétudes de la comtesse. Son teint avoit repris tout son éclat , elle s'étoit levée pour le recevoir , et dans le deshabillé le plus galant , elle attendoit sa visite.

Dans un boudoir charmant que les arts avoient embelli, boudoir qui donnoit sur un parterre orné de mille fleurs odoriférantes, et d'où l'on découvroit une avenue diagonale, dont la cime des arbres sembloit se perdre dans les nues, et dont l'épais feuillage ombrageoit délicieusement cette solitude charmante. Un sofa, que quatre glaces répétoient, portoit la divine comtesse. Etendue nonchalamment, le sein à demi-découvert, un bras négligemment couché sembloit disputer de blancheur avec le satin le plus brillant. Un jupon court de taffetas rose drapoit deux jambes que l'amour seul pouvoit avoir tourné, une tomboit mollement et laissoit entrevoir la forme enchanteresse d'un

mollet bien coupé ; un pied mignon paroissoit chercher le parquet pour s'appuyer , et ne pouvoit l'atteindre. C'est dans cet état que Paulin trouva la comtesse. Il venoit bien résolu de se plaindre , et même avec un peu d'humeur , de la contrainte où l'on le retenoit. Mais quand ses yeux eurent fixé le tableau que je viens de tracer , le reproche expira sur ses lèvres. Un feu dévorant embrâsa tout son sang ; il étoit extasié et ne pouvoit proférer un seul mot. Il approche , et saisissant une main qu'on ne retira point , sur laquelle il n'osa poser ses lèvres brûlantes , il alloit balbutier quelques sots complimens ; mais la belle comtesse , qu'ilisoit dans ses yeux le triomphe de ses charmes , l'en

dispensa en lui racontant son incommodité de la nuit. Il lui conseilla de prendre quelque remède favorable , et l'engagea à garder le lit. Le bon jeune homme ! il possédoit la recette , et étoit loin de s'en douter. Il fallut que la comtesse l'assurât qu'elle se sentoit beaucoup mieux , pour qu'il cessât de la presser sur le soin de sa santé avec moins d'importunité. On lui dit obligeamment de prendre place sur le sofa , il s'assied. Quels mouvemens ! quelles sensations ! quel tumulte ! quelles délices ! l'agitoient , quand il sentit si près de son cœur la palpitation de celui de l'adorable veuve. — Ah ! madame... — Eh bien ? quoi ? ... — Que vous êtes belle ! ... — Trouvez-vous ? — Si je le trouve ! ...

Pourquoi faut-il ? ... Que ne suis-je ? ... Je tremble de dire..

— Parlez. — Je n'ose... Je ne

puis... Mille mots entrecou-

pés exprimoient son ravisse-

ment. Déjà la main dont il

s'étoit emparé, étoit couverte

d'ardens baisers. Un mouve-

ment que fit la comtesse, plaça

involontairement sa gorge d'al-

bâtre près de la bouche du

fortuné Paulin. Le fripon y

appliqua ses lèvres enflammées.

O aimant sacré ! O prodige de

la nature ! Contours charmans !

Ouvrage de la divinité ! Quel

effet subit produit l'aspect de

tant de beautés ! Paulin ne se

connoît plus. Le respect, qui

jusqu'alors avoit enchainé son

audace, fuit à la lueur du flam-

beau de l'amour. Une main

téméraire... Une plus délicate

veut s'opposer au progrès...
 Combat délicieux ! où la vertu,
 l'innocence sont contraintes de
 céder aux traits vainqueurs de
 l'amour , et aux douces impres-
 sions de la nature !

La comtesse qui connoissoit
 le peu d'expérience du jeune
 combattant, n'opposoit qu'une
 résistance dont la bienséance
 ne pouvoit la dispenser. Mais ,
 à l'apparence non équivoque
 d'une victoire assurée pour l'as-
 siegeant , la résistance devint
 plus opiniâtre... L'attaque étoit
 trop vigoureuse pour échapper
 au vainqueur.... Paulin , au
 comble du bonheur , est assuré
 qu'il n'est pas de songe qui
 approche de la réalité ; il le
 prouva tant de fois à l'enchan-
 tée comtesse , qu'il ne fut plus
 question de l'incommodité noc-
 turne.

turné. Paulin se félicita d'avoir en sa possession un remède si favorable à la beauté, et dès ce jour il se proposa bien d'en faire usage dans toutes les circonstances qui se présenteroient. L'heure du dîner approchoit, on se sépara pour cacher aux yeux des domestiques ce que, malgré tous les soins, leurs regards indiscrets et pénétrants découvrent bientôt, et l'on se promit bien de rendre de fréquentes visites au boudoir.

O projets humains, semblables à la fleur nouvelle, le jour qui vous voit naître, est souvent le même qui vous voit mourir ! Paulin, enivré de son bonheur regagnoit sa chambre ; il entre, et sa première pensée s'arrête sur Agate... Que dira-

I.

K

t-elle , si Toi seule ? . . . ?
oui , toi seule . . . que seroit-ce
donc si mon Agate goûtoit dans
mes bras ? . . . il alloit ache-
ver . . . Nous verrons dans le
chapitre suivant ce qui l'en em-
pêcha.

CHAPITRE V.

Revers de fortune.

UN bruit de chevaux fait tourner la tête à Paulin ; il regarde et voit dans la cour plusieurs cavaliers qui mettent pied à terre. Son premier mouvement fut de se rendre auprès de la comtesse. Mais la Fleur vint l'en empêcher, en lui disant : « Suivez-moi , ou vous êtes perdu ». Paulin interdit , le suit sans dire un mot. La Fleur lui fait traverser le parc , ils arrivent à la porte qui donne sur la campagne , ils sortent. Toujours le même silence , la même précipitation. Paulin suivoit à

grands pas son conducteur, sans se douter où il le menoit. — Mais que me veut-on ? qu'ai-je fait pour être poursuivi avec tant d'acharnement ? — Après avoir marché près d'une heure, on découvre une ferme ; la Fleur prend le chemin qui y conduit. Arrivés, la Fleur parle à une femme, et aussi-tôt on leur sert un repas de campagne bien moins agréable que celui qui étoit préparé au château pour la comtesse et son amant. Paulin demande pourquoi cette fuite précipitée ? — Madame la comtesse vient à l'instant de recevoir une lettre d'un des bandits de l'hermitage, il se nomme je crois, Nulsifrote ; il écrit de l'hôpital, où il est blessé. — Eh bien après, qu'écrit-il ? — Que frère Anselme, un autre

coquin qui étoit... — Je sais...
 Ensuite. — Que cet Anselme
 donc a fait part aux magistrats
 d'Avignon , de ce que vous
 étiez , et que sur ce qu'il a dit
 de vous , on a donné ordre de
 vous arrêter , pour éclaircir ce
 qu'il y a de louche dans sa
 dénonciation. Madame sait bien
 que vous êtes innocent , mais
 pendant le tems que pren-
 droient les juges pour consta-
 ter votre innocence , vous seriez
 enfermé , et peut-être dans un
 cachot. Cette pensée a effrayé
 madame , elle veut vous sous-
 traire aux recherches, sans pour
 cela vous éloigner d'elle. Cette
 ferme lui appartient... C'est-à-
 dire , au fermier , en payant...
 — Et sans contredit. Conti-
 nuez. — A la recommandation
 de madame , vous aurez ici tout

ce que vous desirerez , et dès qu'il n'y aura plus de danger pour vous de revenir au château , on vous fera avertir. Madame s'abstiendra de venir vous voir les premiers jours , pour éviter de donner des soupçons sur le lieu de votre retraite. Je vais parler au fermier , et je retourne sur le champ auprès de madame la comtesse.

La Fleur recommanda effectivement Paulin au fermier et à sa femme , et les pria de la part de sa maîtresse , de ne le laisser jamais sortir que déguisé. Paulin fut bientôt rassuré quand il sut qu'il n'étoit question que de l'affaire de l'hermitage. Il pouvoit facilement se justifier , et sans les précautions de la comtesse , il eût volontiers subi tous les examens

qu'on eût désiré. Il passa donc la journée fort tranquillement. Néanmoins point de livres, rien qui pût le distraire. Les bonnes gens vaquoient à leurs affaires, les uns aux champs, les autres à la vigne. A l'approche de la nuit tout le monde rentra. On avoit, par précaution, enfermé Paulin pour le cacher aux yeux des laboureurs, qui eussent pu sans malice révéler le secret de leur maître. Caroline, fille du fermier, fut chargée du soin de servir le fugitif. Elle avoit seize ans, l'œil noir et bien fendu, la peau un peu brune, mais douce et polie; grande, svelte, jambe fine, jupon court, une gorge... provençale enfin; un corset mal lacé, un mouchoir tout roulé, et par conséquent fort indis-

cret. Paulin apperçut tout cela d'un coup d'œil ; il fait un compliment qu'il accompagne d'un baiser ; un soufflet plus prompt que l'éclair accompagne un second baiser qui ne fut point suivi d'un second soufflet. Paulin parut desirer prendre le frais dans la soirée, Caroline lui promit que sitôt que les ouvriers seroient couchés, elle viendrait lui ouvrir. — Me ferez-vous la grace de me tenir compagnie ? Caroline sourit, ne le promet point, mais ne s'en défend point non plus. L'heure du coucher arrivée, elle tint parole ; elle conduisit Paulin dans un jardin, derrière la ferme. — Voilà votre clef, quand il vous plaira de rentrer, il ne tiendra qu'à vous. Bonne promenade, adieu. D'un

sant, elle avoit déjà gagné la porte; Paulin court, l'arrête : — Que voulez-vous que je fasse seul ici? — Tout ce que vous voudrez. — Ah! Caroline, votre présence seule peut m'y faire trouver des charmes. — Il est galant, le monsieur. Ça ne se peut pas. Bon soir. Elle se sauva; Paulin l'attrape encore, et malgré qu'elle s'en défendit assez sérieusement, il fallut rester et s'asseoir sur un gazon entouré de myrthe. La main de Paulin, toujours plus hardie, s'égaroit, contre la volonté de Caroline. Les soufflets, les égratignures alloient leur train. La folle rioit, et Paulin juroit tout bas de s'en venger. Ce petit combat, dans lequel Caroline paroissoit exercée, fut bientôt suivi d'un autre où la

pauvrette étoit fort ignorante. En s'élançant pour se venger d'un nouveau larcin, elle perdit l'équilibre, et d'assise qu'elle étoit, elle se trouva étendue sur le gazon. Paulin, qu'une seule leçon d'amour avoit rendu intelligent, profita du malheur, et ne lui laissa pas le tems de se relever. Caroline ainsi pressée ne pouvoit que se soumettre au vainqueur. Les larmes de la douleur firent place à celles du plaisir, et le reproche qui s'exhaloit de la bouche de cette belle affligée n'y put rentrer, car Paulin la couvrit avec la sienne. Déjà trois fois leurs sens égarés s'étoient ranimés; l'amour appretoit une quatrième flèche, quand, à leurs côtés, apparurent le fermier et sa femme. La tête

de Méduse fit moins d'effet jadis
 que cette apparutiou inatten-
 due. — Ah ! ah ! dit le père ,
 monsieur le gentilhomme , vous
 êtes prompt à faire connois-
 sance. . . Et toi , double coquine ,
 gagne vite la maison. Paulin
 vouloit la justifier , mais cer-
 tains propos clairement énon-
 cés , et que le papa et la maman
 avoient fort bien compris , ne
 prouvoient que trop que la
 pauvre Caroline étoit coupable
 de bonne volonté. — Monsieur ,
 dit le fermier , à la recomman-
 dation de madame la comtesse ,
 que je paie bien , et à qui je
 ne dois que du respect , je
 voulois vous rendre service.
 Mais vous voudrez bien m'ex-
 cuser , si je ne souffre point
 que vous fassiez chez moi un
 plus long séjour. Par prudence

non pour vous, mais pour moi, je ne ferai point de bruit. Je ne veux pas non plus vous exposer aux poursuites de vos ennemis, qui ont peut-être de bonnes raisons de vous en vouloir. Je vais vous donner un habit d'uniforme, d'un régiment français, dans lequel un de mes fils a servi. Allez à la garde de Dieu, et souvenez-vous de ne jamais remettre les pieds chez nous. Si vous êtes mal déguisé, tant pis pour vous, j'en fais plus que je ne dois à un homme qui a violé les droits de l'hospitalité, et qui n'a paru un instant chez moi, que pour flétrir l'innocence, et nous arracher à tous et l'honneur que nous étions jaloux de conserver, et la félicité qui sera à jamais

jamais bannie de nos cours.
 En voulant vous obliger, mon-
 sieur, voilà ce que nous avons
 gagné. Vous vous en repentez,
 sans doute, mais le mal est
 fait, et rien ne peut le répa-
 rer. Si votre cœur n'est point
 assez perverti pour sentir le
 tort que vous nous faites,
 souvenez vous de cette leçon,
 et ne plongez plus à l'avenir
 le poignard dans le cœur de
 braves pères de famille tels
 que moi, que votre brutalité
 diffame après cinquante ans
 de vertu.

Pendant ce discours, qui
 déchiroit le cœur du malheu-
 reux Paulin, on gaignoit la
 ferme. On arrive; le fermier
 lui donne l'habit promis, et
 lui ferme la porte au nez. Pau-
 lin revêt l'habit, laisse le sien.

I.

L

à la porte , et marche sans savoir où il tourne ses pas. — Les reproches de ce brave homme sont justes , disoit-il , j'ai trahi les devoirs les plus sacrés. J'aurois dû respecter la vertu ; j'aurois dû... mais Caroline est si jolie !... Que je suis coupable , ou plutôt que je suis malheureux ! Pour la première fois , amour , je t'offre l'encens le plus pur... Deux mortelles adorables m'ouvrent toutes les sources de la suprême félicité , et dans le même instant le sort barbare m'arrache de leurs bras.... Ah ! puis-je encore savourer des délices qui portent l'infamie , et peut-être la mort dans le sein d'une famille respectable ! Cruelle comtesse , c'est vous qui m'avez arraché le voile précieux de

l'innocence ; sans vous eussé-
je jamais attenté... Oui, Ca-
roline seroit vertueuse , et Pau-
lin ne seroit point criminel...
Il se repaissoit ainsi de sa
douleur , quand deux hommes
l'accostent , et lui demandent
où il va. — Messieurs , je l'i-
gnore. — C'est un déserteur ,
qu'en dis-tu , camarade ? — Je
le crois. Saisissons-nous de lui.
Paulin a beau protester qu'il
n'est point déserteur , qu'il est
impossible même qu'il le soit ,
on l'entraîne de force à une
auberge , située à une demie
lieue de l'endroit où il a fait
cette funeste rencontre. — Il
est de notre régiment , dit l'un
d'eux , en lui mettant une
chandelle sous le nez. — C'est
ma foi vrai , dit l'autre. Et
d'où viens-tu comme ça ? —

Messieurs, vous vous méprenez. Je vous jure que je ne suis pas ce que vous cherchez. — Il est bon celui-là, nous ne cherchons personne. Dis-nous donc qui tu es ? Paulin ne juge point à propos de dire pourquoi il se trouve dans les champs, si tard ; il forge une histoire qui n'a pas le sens commun, et qui le rend encore plus suspect. Il étoit alors sur les terres de France ; les deux soldats le remettent entre les mains de la maréchaussée, et déposent qu'il est du régiment de * * *. On conduit Paulin de brigade en brigade, jusqu'à Toulon, où étoit le régiment.

Qu'on se peigne la douleur de notre jeune homme, les mains liées, marchant à pied entre deux cavaliers, enfermé

dans tous les endroits où il arrête. Il seroit bien digne de notre pitié , si nous ne nous rappellions pas ses torts , et les reproches qu'il a à se faire. Laissons-le descendre un moment dans son cœur , qu'il le cite lui même au tribunal de sa conscience. Elle est encore assez pure. Ne l'accablons pas , il est dans une situation bien décourageante ; tâchons de l'en tirer : et quoiqu'il ait mérité son sort , rendons-le lui plus doux , faisons encore briller à ses yeux un rayon d'espoir. Les fautes que nous lui reprochons ne sont jamais impardonnables ; je m'en rapporte à la décision du beau sexe.

CHAPITRE XV.

*A quelque chose malheur
est bon.*

ARRIVÉ à Toulon , on conduit Paulin chez le commandant du régiment , après l'avoir préalablement déposé en prison. M. de R... qui commandoit alors , lui demande son nom. — Paulin. — Votre compagnie ? — Aucune. — Comment aucune ? — Non , monsieur , j'ose vous assurer que je ne suis soldat ni de votre régiment , ni d'aucun autre. — Mais cet habit ? — est celui de Victor , fils du fermier de la comtesse de Buoni.

Par quel hazard le portez-vous ? — Ah ! monsieur , j'entrerais volontiers avec vous dans des détails que j'ai refusé de donner à ceux qui m'ont arrêté. — Voyons. Vous me paraissez bien né. Si je puis vous être de quelque utilité ? ... parlez , ouvrez-vous sans crainte. Croyez que vos secrets ne sortiront jamais de mon cœur. Paulin entra dans tous les détails de sa dernière aventure et de ce qui l'avoit précédé depuis sa sortie du collège. L'ingénuité de Paulin prouva clairement à M de R . . . que l'habit seul avoit fait commettre l'erreur. — Jeune homme , votre sort me touche. Vous êtes isolé , sans appui , poursuivi par quelqu'un de puissant , restez dans mon ré-

giment, je vous y procurerai de l'avancement. Comportez-vous avec sagesse et vous ne vous repentirez point d'abandonner la protection de quelques nobles, qu'un mouvement de pitié a ému en votre faveur, et qui vous ont peut-être déjà oublié, pour celle d'un chef qui peut vous procurer un état honnête, et sur-tout qui vous mettra à l'abri des poursuites de vos ennemis. Si vous croyez devoir un jour vous rappeler au souvenir des personnes dont vous venez de me parler, conservez le nom que vous a donné madame de S... et votre bonne conduite sera un assez puissant titre pour vous dédommager de ceux que sans doute la méchanceté vous dérobe. Que faire en pareille

circonstance ? ce que fit Paulin. Il accepta la proposition , et par la générosité de M. de R . . . il fut reçu parmi les cadets gentilshommes pour , à son tour , parvenir au grade d'officier. C'est-là que se déployèrent tous les dons qu'il reçut de la nature. En six mois il fut expert dans tous les genres d'escrime. Un vieux brigadier de maréchaussée fut son maître d'équitation. Il fit des progrès étonnans. M. de R . . . s'applaudissoit d'avoir si bien versé ses bienfaits. Le régiment eut des ordres pour passer en Corse. Le chevalier de Belleval s'embarqua avec son bienfaiteur , et dans l'espoir d'être reçu officier en arrivant à Bastia. Le trajet fut heureux et court. On débarqua

à San-Fiorenzo , de-là on se rendit par terre à la garnison. Le régiment fut logé dans la citadelle , et Belleval dans la maison du commandant. Selon la promesse qui lui en avoit été faite , il reçut le grade de sous-lieutenant.

L'île étoit encore agitée de troubles , et il étoit imprudent de s'enfoncer seul dans les montagnes , où les habitans , moins censés que ceux des villes , ne voyoient qu'avec chagrin la dépendance de leurs compatriotes sous la domination française. Un jour Belleval fut commandé pour marcher contre un parti de ces rebelles : il parvient avec cinquante hommes à en dissiper au moins le double , sans faire tirer un coup de fusil. Il revient avec son

détachement , le fait arrêter près d'un village. Une rumeur s'élève , il marche seul , il voit trois soldats poursuivis par des paysans. Il s'approche ; comme il parloit fort bien l'italien , il se fait facilement entendre par les Corses. Il demande quel est l'objet de leurs plaintes. Un paysan lui dit que ces soldats sont entrés chez lui , qu'il leur a offert tout ce qu'il pouvoit leur donner à manger et à boire , qu'ils lui avoient demandé plusieurs fois le prix de ce qu'ils avoient consommé , mais que loin d'exiger de l'argent , il leur avoit de nouveau offert tout ce qui pourroit leur faire plaisir ; qu'enfin ces ingrats lui avoient cherché querelle , l'avoient frappé lui , sa femme et sa fille ; qu'à leurs cris ses

voisins s'étoient assemblés , et qu'il voyoit le reste. Belleval leur jura sur son honneur qu'ils seroient punis sévèrement , et pour donner satisfaction aux offensés , il fit devant eux attacher les coupables avec des cordes , et les conduisit ainsi jusqu'à Bastia. Ces bonnes gens bénissoient le jeune homme qui leur avoit rendu justice. Ils lui demandèrent son nom pour ne l'oublier jamais : il leur donna cette satisfaction.

Quelques jours après , au moment de la retraite , Belleval rentroit chez lui ; on l'arrête ; il se retourne et reconnoît ce même paysan avec sa fille. Seigneur français , montons vite chez vous , j'ai à vous communiquer un secret de la plus

plus grande importance. Quand ils furent dans sa chambre, Seigneur, dit le paysan, une bonne action n'est jamais sans récompense. Vous nous avez vengé d'une insulte, vous avez, malgré nos refus, satisfait de vos propres deniers à la dépense de vos soldats. Vous êtes généreux, vous allez juger que vous n'avez point obligé des ingrats. Avertissez le plus promptement possible vos commandans, de donner des ordres pour la sûreté de la ville. La garnison doit être égorgée cette nuit. Vos ennemis sont en marche. A minuit la cloche de la ville doit sonner comme de coutume, c'est pour cette nuit le signal du carnage. Ils ont juré la perte de tous les français. Pour vous attester ce

I.

M

voisins s'étoient assemblés , et qu'il voyoit le reste. Belleval leur jura sur son honneur qu'ils seroient punis sévèrement , et pour donner satisfaction aux offensés , il fit devant eux attacher les coupables avec des cordes , et les conduisit ainsi jusqu'à Bastia. Ces bonnes gens bénissoient le jeune homme qui leur avoit rendu justice. Ils lui demandèrent son nom pour ne l'oublier jamais : il leur donna cette satisfaction.

Quelques jours après , au moment de la retraite , Belleval rentroit chez lui ; on l'arrête ; il se retourne et reconnoît ce même paysan avec sa fille. Seigneur français , montons vite chez vous , j'ai à vous communiquer un secret de la plus

plus grande importance. Quand ils furent dans sa chambre, Seigneur, dit le paysan, une bonne action n'est jamais sans récompense. Vous nous avez vengé d'une insulte, vous avez, malgré nos refus, satisfait de vos propres deniers à la dépense de vos soldats. Vous êtes généreux, vous allez juger que vous n'avez point obligé des ingrats. Avertissez le plus promptement possible vos commandans, de donner des ordres pour la sûreté de la ville. La garnison doit être égorgée cette nuit. Vos ennemis sont en marche. A minuit la cloche de la ville doit sonner comme de coutume, c'est pour cette nuit le signal du carnage. Ils ont juré la perte de tous les français. Pour vous attester ce

que j'avance , je reste en ôtage moi , et ma fille , et si je vous donne une fausse alerte , je m'expose au ressentiment de vos commandans. Belleval alla sur l'heure prévenir M. de R.... du danger qui menaçoit toute la garnison. Toute la troupe prit les armes , et sans bruit vint renforcer les postes. A l'heure du signal , les montagnards vinrent fondre aux barrières , mais ils ne s'attendoient pas à être reçus comme ils le furent. Le carnage fut effrayant. On fit des prisonniers. Ceux de la ville qui devoient se joindre aux autres , n'osèrent bouger. Le calme revint avec l'aurore , et le soleil ne fut pas même témoin du désordre de la nuit. On fit une exacte perquisition des coupables. Le

paysan fut récompensé, et Bel-
leval fait capitaine.

Envain écrivoit-il à la prin-
cesse, à madame de Buoani ;
toutes ses lettres restoient sans
réponse. Sa mortelle douleur
étoit de n'entendre plus parler
d'Agate. Il n'osoit écrire à ma-
dame de S... D'ailleurs pou-
voient-elles ne pas condamner
sa conduite chez madame de
Buoani, chez son fermier, car
il ne pouvoit attribuer qu'à sa
dernière incartade avec Caro-
line, le silence que gardoit
madame de Buoani. Qui sait
même si la vengeance ne l'au-
roit point portée à tout décou-
vrir (en exceptant toutefois
la scène du boudoir,) à la
princesse, qui n'auroit pas man-
qué d'en faire part à madame
de S..., et celle-ci à sa fille. —

Où , disoit-il , je suis abandonné , haï , méprisé , peut-être , par la charmante Agate. Que m'importe l'opinion des autres , si Agate me déteste !.. Ah ! combien je fus coupable !.. Il réfléchissoit souvent à ses malheurs ; sans les bontés de M. de R. . . qui adoucissoient l'amertume de ses chagrins , il se fût abandonné à la plus noire mélancholie.

Deux ans passés en Corse l'avoient formé , l'exercice du corps l'avoit rendu robuste , ses traits devenoient plus mâles. Enfin Belleval pouvoit passer pour un cavalier charmant. Son esprit , formé par les leçons du malheur , avoit acquis une solidité rare dans un homme de dix-huit ans. Un état honnête étoit son partage ; qu'avoit-il

à désirer ? . . . La possession d'Agate. Mais le moyen d'imaginer que cela fût possible. Cette belle fille élevée au plus haut degré où la naissance et le rang puissent placer une mortelle . . . Agate enfin pouvoit-elle , quand son cœur eût parlé pour Belleval , devenir l'épouse d'un capitaine d'infanterie , dont la naissance et la noblesse étoient si équivoques ? Toutes ces idées s'accumuloient dans sa tête , et rarement la raison triomphoit. — J'ai perdu des amis qui m'avoient adopté sans me connoître. Le ciel m'en a rendu un autre . . . bien respectable : il m'a accueilli , soulagé , soutenu , donné un état , et cela dans un tems où j'avois tout perdu , où le désespoir étoit ma seule ressource.

O amitié ! que tes devoirs sont sacrés ! ils sont l'ouvrage de la Divinité ! Belleval honoroit, chérissoit M. de R... C'étoit un devoir sans doute, mais il étoit bien cher à son ame reconnaissante. Il fit dans cette occasion l'heureuse expérience qu'il ne faut jamais désespérer de la providence, et que les maux les plus affligeans sont suivis d'un bonheur d'autant plus touchant, qu'il les répare tous.

B
 bie
 poi
 tra
 pro
 sus
 bon
 fan
 n'e
 pui
 app
 lui.
 pén
 ne
 cor
 bel

CHAPITRE XVI.

Ancienne connoissance.

BELLEVAL s'acquittoit trop bien de son devoir pour ne point aiguïser contre lui les traits de l'envie. D'ailleurs la protection de M. de R... lui suscitoit mille jaloux de son bonheur. — Mais qu'elle est sa famille , se disoit-on ? jamais il n'en parle. Jamais courier, depuis qu'il est au régiment , n'a apporté un seul paquet pour lui. Il faut nécessairement le pénétrer , savoir qui il est. Il ne sera pas dit que notre vieux commandant se prendra de belle passion pour un inconnu,

et qu'il viendra placer un intru à notre rang. On agissoit sourdement. Par égard pour ce commandant, qu'on traitoit légèrement en particulier, et qu'on ne pouvoit s'empêcher de respecter en public, par égard donc on se taisoit, mais on attendoit une occasion favorable; et c'est une nouvelle bonne action de Belleval qui la fit naître, et qui fit éclater l'orage qui se formoit depuis long-tems sur sa tête.

Belleval, à son tour, visitoit l'hôpital militaire et les prisons. En s'acquittant un jour de ce devoir, il fut fort surpris de trouver dans les fers Nulsifrote, le voleur dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage. Il le reconnut aussitôt. Nulsifrote, soit que Belle-

val
deu
ne
grav
reco
la v
geol
on
C'es
cess
à la p
ensu
Pour
dout
tes-l
S'il
crim
—
chan
pas a
frote
dit l
trop.

val fut trop changé depuis deux ans , soit que ses traits ne fussent qu'imparfaitement gravés dans sa mémoire , ne reconnut pas le capitaine. Après la visite , Belleval demande au geolier quel est le crime dont on accuse ce prisonnier. — C'est un déserteur , il doit incessamment traîner le boulet à la parade pendant trois jours , ensuite il ira à la chaîne. — Pourrai-je lui parler ? — Sans doute , mon capitaine. — Faites-le venir dans votre chambre. S'il n'est coupable que de ce crime , je tâcherai de le sauver. — Je vais l'amener sur-le-champ. Le geolier ne se fait pas attendre , il amène Nulsirote. — Me reconnois-tu , lui dit Belleval ? — Ma foi , pas trop. Je crois pourtant vous

avoir vu quelque part. — Te souviens-tu de frère Anselme? — Ah ! je vous remets... — Pourquoi as-tu écrit à madame de Buoni? — Parce que ces canailles-là vouloient vous punir de vous être trouvé malgré vous en mauvaise compagnie. J'ai su cela, j'ai fait écrire et j'ai signé moi-même. — Ton intention étoit louable, et je reconnoîtrai le service que tu m'as rendu , mais ne me déguise rien de ce qui t'es arrivé depuis notre séparation. Je te promets de tout tenter pour te soustraire à la peine qui t'est due. — Mon brave officier , je vais vous conter ça. Dites à cet homme-là de se retirer quand il aura apporté une bouteille de vin , et vous saurez tout. Belleval mit six francs dans la

main du geolier , qui apporta
la bouteille , et les laissa seuls.
Nulsifrote , après avoir avalé
deux bonnes gorgées de ce vin
qu'il trouva délicieux , com-
mença son récit tel qu'on le
va voir dans le chapitre sui-
vant.

CHAPITRE XVII.

Avantures de Nulsifrote.

A PRÈS notre séparation , on nous conduisit à Avignon. Comme j'étois blessé , je fus placé à l'hôpital , où l'on eut le plus grand soin de moi. J'en eus pourtant pour mes deux mois , mais mille coups de fusil , c'est égal , je n'en suis pas mort. Pendant le tems que j'étois couché là comme un nigaud , on instruisoit toujours contre moi et mes respectables camarades. Ce fut après une espèce d'interrogatoire qu'on vint me faire dans mon lit , et dans lequel on me parla beaucoup de
vous ,

vous , que je pris le parti de vous écrire pour vous éviter leurs sottises questions. Avouez que j'étois dans une vilaine société à cet hermitage. Que voulez-vous ? L'occasion , comme on dit , fait le larron ; mais Nulsifrote n'étoit pas fait pour exercer un si indigne métier. Malgré la parole d'honneur de ce chien d'officier qui nous est venu prendre , je fus comme les autres condamné à faire la révérence entre deux poteaux. (1) Cette cérémonie-là n'étoit pas de mon goût. J'appris que frère Anselme avoit déjà fait la contredanse avec d'autres , je ne me souciai pas d'en faire autant. Une belle nuit

(1) *Supplice des criminels en Italie.*

donc , avec la robe de l'hôpital sur le corps , je me lève , et je m'en vais droit , sauf votre respect , (les paroles ne sentent rien , n'est-ce pas ?) je m'en vais aux latrines. Un chien de soldat du pape qui ne me quittoit pas plus que mon ombre , me suit jusqu'à la porte ; il ne fut pas d'avis d'entrer. Apparemment que l'odeur ne l'affriandoit pas ; il reste en dehors , et peut-être y est-il encore s'il a voulu m'attendre. Moi , qui n'avois d'autre besoin que celui de déloger bien promptement , je m'entortille dans ma robe , et passe , voilà que je glisse dans la lunette , qui étoit Dieu merci assez large pour en passer encore deux comme nous. Le bonheur voulut que

ça
un
ch
av
par
Je
bon
et
jou
sai
dan
env
c'é
un
fai
noi
vér
cha
sifr
v'la
de
côt
sec

ça me conduisit tout droit dans un large ruisseau qui approchoit bien d'une rivière , et avec mes pieds et mes mains par-ci , par-là , je gagnai la rive. Je jette à bas la robe , le bonnet et même la chemise , et je continue ma route toujours en nageant , et v'là que sans m'en douter je me trouve dans le Rhône. J'avois bien envie de le traverser , mais c'étoit bien de l'ouvrage pour un convalescent. Comment faire ? Mes habits ne me gênoient pas dans l'eau , à la vérité , mais je n'avois pas chaud. Allons , courage Nulsifrote. Comme je disois ça , v'là que j'apperçois un bateau de pêcheurs ; il approche du côté où j'étois ; j'appelle du secours , on vient. Les bonnes

gens ont pitié de moi ; l'un me donne un pantalon , l'autre une chemise , un troisième un gilet , et me v'là vêtu ; ils me font des questions , et moi , comme de raison , je réponds des mensonges. Après avoir bien déjeûné avec eux , je leur fais mes adieux et j'enfile gaiement la route du Dauphiné , et ça sans un sou dans ma poche. J'allois tantôt chez les fermiers , tantôt chez les curés , quelque fois bien reçu , d'autres fois rebuté , mais toujours insouciant je prenois le tems comme il venoit. Il est bon de vous dire que je ne suivois pas la grande route , et pour cause. J'arrive enfin dans un hameau , dont je n'ai même pas eu la curiosité de demander le nom , tant y a que j'y

trouvai une bonne auberge , et une bonne grosse réjouie de sœur qui me fit faire une chère d'enragé. Ce n'est pas surprenant , elle se marioit avec Jérôme , le garçon d'écurie. Ça faisoit un couple ma foi bien accouplé. Gotton est jolie , c'est une gaillarde qui entend ses intérêts. Faut que je vous conte une histoire qui vous fera juger de quel bois elle se chauffe. Elle m'a dit ça à moi , parce qu'elle sait bien comme je garde un secret. Ici Nulsifrote raconte l'aventure de Jérôme et de l'exempt qui conduisoit Paulin , alors que madame de S. . . le sauva de ses mains , comme on l'a vu dans la première partie. Belleval rit beaucoup de cette espièglerie , qu'il ignoroit. Nulsifrote reprit ainsi sa narration.

Avant qu'il soit peu elle sera la maîtresse de l'auberge. Le maître doit se retirer incessamment, et vous pensez bien qu'il la leur laissera à meilleur marché qu'à d'autres. Enfin, finalement après que je me fus bien r'habillé, nourri, reposé, je repris la route de la Suisse, évitant toujours les grands chemins; car je n'avois pas oublié que j'étois déserteur. J'avois quelques écus que ma sœur m'avoit donnés. La route ne me sembloit pas rude. Je sortis donc sans malheur de France, et me v'là sur le territoire de Genève.

Ici Nulsifrote fut interrompu par le geolier qui venoit chercher des clefs pour ouvrir un domicile à quelques nouveaux venus. Il demanda pardon de

(151)

son importunité et sortit. Nul-
sifrote reprit le fil de son
discours, comme dans le cha-
pitre suivant.

CHAPITRE XVIII.

Suite des aventures de Nulsifrote.

J'AI toute ma vie été un peu paresseux pour le travail des mains , c'est pour ça que je n'ai jamais su de métier. Vous pensez bien que les écus de ma sœur eurent bientôt changé de poche. Je cherchai une place dans le service de la république : mais sans passeport , sans cartouche , que faire ? C'étoit trop risquer que de se présenter sans papier à la main. J'allai un matin trouver un vieux ministre qui avoit la réputation d'être très-charitable.

Ah ! c'étoit un brave homme !
 il prit si fort à cœur de m'obliger , que sous peu de jours
 je fus reçu pour recruter aux
 confins de la république. Me
 v'là donc placé gagnant à peu-
 près un écu par jour , sans
 compter le tour du bâton. J'é-
 tois assez tranquille , mais le
 diable qui m'a toujours talon-
 né , vint me poursuivre jus-
 ques-là.

Un vaurien , qui s'étoit échap-
 pé , je ne sais comment , des
 griffes de la justice d'Avignon ,
 me reconnut : il exerçoit le
 même emploi qui avoit failli
 le perdre dans le Comtat. Il
 me proposa de renouer avec
 lui , je lui dis qu'il y avoit
 trop de risques à courir dans
 ce métier-là , et que j'y avois
 absolument renoncé. Le drôle

sembla goûter mes raisons , il applaudit à ma résolution , et me jura qu'il alloit m'imiter. Mais ventrebleu ! quelle trahison ! Le coquin alla me dénoncer , et raconter toutes mes fredaines. V'là ces messieurs de la justice , qui ne sont pas plus justes là qu'ailleurs , qui me font arrêter. Me v'là encore une fois entre quatre murs. J'y reste huit jours sans qu'on pense à autre chose qu'à me donner du pain et de l'eau. Enfin le neuvième , on vient me demander ce que je suis : — Recruteur. — D'où sortiez-vous en venant de Genève ? — Je ne vous dois compte de mes actions que depuis mon séjour dans vos états. Le reste ne vous regarde pas. V'là celui qui m'interrogeoit qui ne fut

pas content de ma réponse ,
et qui me dégoise avec beau-
coup d'emportement tout ce
que j'ai fait depuis ma désér-
tion. Moi , sans m'effrayer , je
lui dis , puisque vous savez si
bien ma conduite , il étoit inu-
tile de m'interroger. Après cette
réponse-là , qui ne fit pas plus
de plaisir que l'autre , aux deux
vieilles perruques qui me ques-
tionnoient , je les vois qui s'en
vont en baragouinant tout bas ,
et moi l'on me remène à mon
cachot. Un mois s'écoule com-
me ça. Un beau matin , on vient
me dire que je suis libre de mes
deux jambes , et que j'aie la
bonté de m'en servir pour vi-
der au plutôt les domaines de
la république. Je pars sans me
le faire dire deux fois. Je ga-
gne la Savoie , et sans autre

forme de procès, je m'engage dans un régiment qu'il falloit aller joindre à Nice. Je me mets en route et j'arrive. J'étois bien tombé de fièvre en chaud-mal; au moindre mot, au moindre geste, une grêle de coups de bâton me tomboit sur le corps, ça ne me plaisoit pas trop; surtout moi qui aime mieux en donner que d'en recevoir. J'ai le pied léger: après avoir tenté à diverses reprises de quitter cette diable de ville, j'y ai enfin réussi après quinze mois de souffrances. Comme je ne choisissois pas mon chemin et que je craignois de retomber dans les pattes de ces vilains piémontais, je ne m'amusois pas à regarder derrière moi V'là deux démons de cavaliers qui me voient, m'accostent et me demandent

demandent qui je suis. — Vous le voyez bien à mon uniforme. — Votre passeport ? (tous ces gens-là ne savent demander que ça.) Je n'ai pas l'habitude d'en porter. J'ai toujours eu le malheur , (et encore cette fois-là ,) que mes réponses déplaisent à quantité de gens. Ces messieurs me font l'honneur de m'accompagner jusqu'à Antibes. Là , un vieux loup de major de place , qui sortoit du régiment de . . . , (le même duquel j'ai déserté ,) me reconnoît , et me fait conduire ici pour servir d'épouvantail à mes anciens camarades. J'attends donc ici un châtiment bien mérité , puisse-t-il me faire oublier toutes mes erreurs ! Rassure toi , dit Belleval , je vais travailler à ta délivrance. Si j'y

O

réussis , je ne te demande pour prix de ce bienfait que de vivre désormais en honnête homme.

— Je le jure , mon capitaine , et de plus je promets de vous suivre par-tout. Je m'attacherai à votre sort , je le partagerai dans toutes les circonstances , et vous n'aurez pas lieu de vous repentir d'avoir Nulsifrote pour votre serviteur : jamais , j'ose vous l'assurer , vous n'en aurez trouvé de plus zélé.

Belleval quitta Nulsifrote , et alla comme il lui avoit promis , travailler à lui obtenir sa grace.

CHAPITRE XIX.

*Perte sensible , Disgrace qui
en est la suite.*

IL ne fut pas facile à Belleval d'obtenir la grace qu'il demandoit. Cependant avec un peu d'importunité , il y réussit. Nulsifrote fut mis en liberté ; il accourut aussitôt chez son bienfaiteur , et lui jura de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Belleval eut beau lui représenter que ses moyens ne lui permettoient pas de le garder à son service , tout fut vain , il protesta qu'il ne le quitteroit jamais. — Je ne veux point de gages , lui

disoit-il ; si mes égaremens ont pu vous donner des soupçons sur la droiture de mes sentimens , vous reconnoîtrez que le repentir peut faire , sur un bon cœur , un changement inespéré. Il voulut être au courant des affaires de son jeune maître. Belleval ne put se refuser à lui donner cette satisfaction ; il lui raconta ses aventures. Nulsifrote , au récit des faits étonnans qu'il venoit d'entendre , fit des réflexions , rapprocha des circonstances , et finit par assurer son maître qu'il étoit presque sur d'avoir connu et l'abbé , dont le principal du collège d'Harcourt lui avoit parlé , et le jeune homme que le même principal soupçonnoit à juste titre être une femme. — Quoi ? seroit-il pos-

sible? . . . — Oui, mon cher maître. J'ai servi. . . . hélas ! dans un tems plus heureux, le baron de Walter. C'étoit un seigneur prussien que la calomnie et la basse jalousie avoient poursuivi. Aimé du grand Frédéric, fier d'une telle protection, il ne fut point assez en garde contre les traits envenimés de l'envie. On égara sur son compte le cœur du souverain ; le baron de Walter fut peint sous les traits les plus noirs. Depuis trois ans, il avoit épousé une française. Un fils étoit le fruit de leur union. C'est à cette époque où, passant en Prusse avec l'ambassadeur français, je connus cette respectable famille. La perfidie avoit déjà porté les premiers coups. Le baron avoit de frè-

quentes conférences avec l'ambassadeur mon maître, j'ignore quel en étoit le but, mais elles hâtèrent sa perte. Il fut contraint de fuir sa patrie, il demanda à mon maître un homme qui pût lui être d'une grande utilité en France; je fus offert et accepté. Et depuis ce moment je n'abandonnai mon malheureux maître que lorsque, poursuivi jusques dans l'asyle qu'il avoit choisi à Paris, il fut enlevé et conduit à la Bastille. (1) Ses ennemis triomphèrent. Le roi Frédéric prononça sa proscription, quand, avec sa

(1) Elle n'est plus ! . . . mes braves compatriotes l'ont renversée. Hommages soient rendus à la liberté, qu'engendra la philosophie !

Note de l'auteur.

digne épouse , il se croyoit à l'abri des poursuites de ce prince. L'ambassadeur français sembloit le protéger , mais par une lâcheté digne des seuls courtisans , il le livra aux traîtres qui avoient résolu sa perte. M. le baron qui se croyoit en sûreté , malgré les avis certains qu'il recevoit de Prusse , qu'on le poursuivroit jusqu'en France , dédaignoit ces bruits. Son cœur étoit trop noble pour n'être pas confiant. Sa correspondance avec l'ambassadeur français démentoit ces bruits calomnieux ; il n'y fit aucune attention. L'évènement a justifié la conduite des traîtres ; il fut enlevé dans son lit , arraché des bras de son épouse. . . Leur fils avoit alors quatre ans. M. l'abbé Doulsy s'étoit attaché à M. le

baron depuis son séjour en France ; s'il eût suivi les conseils de ce respectable prêtre , il eût sans doute échappé aux coups d'un destin malheureux. Mais il en étoit autrement ordonné. Depuis cet événement madame la baronne endossa l'habit d'homme. Son fils , son unique consolation , fut emmené par M. l'abbé Doulsy ; j'ignore où il le plaça. Pour moi , j'eus le sort des autres domestiques , on me paya et je fus contraint d'abandonner des maîtres à qui j'étois sincèrement attaché. Vous voyez que sous plus d'un rapport on peut soupçonner que vous êtes l'héritier du grand nom et des malheurs du père le plus respectable.

Hélas , disoit Belleva , il se

pourroit bien . . . Mais cette baronne , si elle eût été ma mère , qui pouvoit l'empêcher de me serrer dans ses bras , de me presser sur son sein ? pourquoi ne m'ouvroit-elle pas son cœur ? . . . Va , Nulsifrote , les apparences feroient à la vérité conjecturer que je suis le fils de cet infortuné baron , mais comment s'en assurer ? Comment me flatter que je le sois en effet ? — Attendons tout du tems , mon cher maître. Pour moi , mon cœur me dit que vous êtes le fils de ce brave homme , et je suis sûr que nous le trouverons quelque jour.

Bellevall réfléchissoit sur ce qu'il venoit d'entendre , quand on vint lui annoncer que M. de R... son commandant , avoit fait une chute de cheval si

terrible, qu'on doutoit qu'il passât la journée. Belleval court à son appartement, il s'agenouille près de son lit, et ses larmes coulent sur la main de son bienfaiteur. Celui-ci ouvre les yeux, reconnoît Belleval, lui sourit, sans pouvoir proférer une parole. La nuit suivante, l'impitoyable mort enleva à Paulin le seul ami et le seul protecteur qu'il eût alors sur la terre. Après avoir rendu les derniers devoirs à ce respectable ami, chaque jour il se retiroit chez lui pour le pleurer, où pour s'entretenir avec Nulsifrote de sa prétendue famille. Agate n'étoit point oubliée dans ces tristes conversations.

Enfin le tems étoit arrivé, où le sort devoit se déchaîner

sur le chevalier. Sa douleur l'avoit empêché de faire assiduement sa cour au nouveau commandant qui, mal prévenu contre lui, lui faisoit souvent souffrir des humiliations. Ses ennemis n'attendoient que ce moment pour se découvrir. Belleval reçut quatre cartels à-la fois. Accompagné de Nulsifrote il s'y rendit et fut assez heureux pour en sortir vainqueur. La rage des officiers fut à son comble; ils jurèrent sa perte. Le jour même du combat le commandant le manda, Belleval se rendit chez lui. — Monsieur, lui dit-il, j'ignore pour quelle raison, messieurs les officiers sont vos ennemis, je sais que ce matin vous vous êtes battu en galant homme, vous avez vaincu quatre hom-

mes , mais qu'est-ce que ce foible avantage , si vous considérez que chacun en particulier veut se mesurer avec vous. Vous pouvez vaincre dix , vingt de vos adversaires , mais vous n'abattrez point le corps entier. Cédez aux circonstances , fuyez. Vous pouvez le faire sans être taxé de lâcheté , vous avez fait vos preuves , vous êtes un brave homme , soyez prudent , laissez faire au tems ce qui convient pour amortir une haine que je crois injuste. Faites-moi l'honneur de me dire où vous vous retirez , je vous expédierai un congé illimité , et j'aurai le plus grand soin de vous faire passer vos appointemens. Pour échapper au ressentiment de vos adversaires , passez sur le bâtiment qui

qui fait voile à Gênes , il part aujourd'hui , je vous enverrai votre congé à l'adresse que vous me marquerez dès que vous y serez arrivé.

Bellevall sentit toute la justesse du raisonnement du commandant ; il le remercia , et sur le champ alla ramasser ses épargnes qui se montoient à une somme honnête ; fait Nulsifrote son trésorier , et tous deux s'embarquent pour Gênes. Paulin étoit curieux de voir cette superbe ville. Ils y arrivent peu de tems après. Nulsifrote , par son humeur enjouée dissipoit la mélancolie de son maître. Il cherche à Gênes à lui procurer des plaisirs qui lui fassent oublier ses peines. Nous verrons dans peu s'il y réussit.

CHAPITRE XX.

Il ne s'y attendoit pas.

ON jouissoit des plaisirs du carnaval quand le chevalier arriva à Gènes. L'hôtellerie où il se logea étoit près d'un hôtel magnifiquement bâti. Nulsifrote avoit pour principe de s'adosser toujours à des voisins riches, parce que, disoit-il, tôt ou tard on lie connaissance avec eux. Belleval et son écuyer allèrent ensemble repâitre leurs yeux des beautés sans nombre de cette capitale. En rentrant à leur auberge, ils virent entrer dans la cour de leurs voisins une berline traînée par six che-

vaux de poste. Paulin , toujours préoccupé de la belle Agate , croyoit l'avoir apperçue dans la voiture. Nulsifrote qui se prêtoit à toutes ses visions , lui dit d'aller l'attendre , et que sous un quart d'heure il lui rendroit compte du nom de ces voyageurs. Il va effectivement chez le suisse de l'hôtel , qui baragouinoit tout aussi bien l'italien que ses confrères baragouinent ici le français. Tout ce qu'il put découvrir , c'est que dans cet hôtel demouroit M. de S... envoyé de France auprès de la république ; et comme il ne l'étoit que depuis fort peu de tems , c'étoit son épouse et sa fille , avec une autre dame qu'il ne connoissoit pas , qui venoient le rejoindre. Nulsifrote remercia le suisse et revint triom-

phant auprès de Belleval. — Eh bien ! monsieur , déchaînez-vous donc contre la fortune : ah ! double prospérité ! j'espère que vous ne vous en plaindrez plus. — Que veux-tu dire ? parle. — Vous ne vous êtes point trompé. C'est . . . — Que dis-tu ? quoi ? Agate ? . . . — C'est elle même vous dis-je. — Ah ! mon ami , que je t'embrasse. Nulsifrote rapporta ce que le suisse lui avoit appris. Belleval aussi-tôt met la main à la plume , écrit à madame de S . . . Il eût bien désiré en faire autant à Agate ; mais Nulsifrote fut assez raisonnable pour l'en empêcher. Il se chargea et alla dans l'instant la remettre à madame de S . . . On lui donna une réponse qu'il apporte. Belleval voit que cette dame veut l'entretenir

avant de l'introduire chez elle. Elle lui donne rendez-vous le lendemain matin, et lui enseigne la manière de s'y prendre pour n'être vu de personne. Elle montrait quelque mécontentement de sa conduite ; mais elle se reservoit à prononcer quand elle l'auroit entendu.

Avec quelle impatience le chevalier attendit-il le lendemain ! L'heure si ardemment désirée arriva ; suivant les instructions qu'il avoit reçues, il fut introduit près de madame de S... Son premier mouvement fut de se jeter à ses pieds. Elle le relève avec gravité et lui ordonne de s'asseoir. — Eh bien , monsieur , qu'êtes-vous devenu depuis votre sortie forcée de la ferme de madame de Buoni ? Paulin , à cette ques-

tion , eût voulu que la terre s'entr'ouvrit sous ses pas : un frisson mortel s'empara de lui ; il étoit confondu , anéanti. Il retombe aux genoux de son juge. — Ah ! madame , s'écrie-t-il , d'une voix entrecoupée de sanglots , ne m'accablez pas. Je fus coupable , mais si vous saviez combien j'ai expié mes erreurs ! Il fit un récit exact de sa conduite. On l'écouta avec modération , et quand il eut achevé ; — eh bien , monsieur , que comptez-vous faire maintenant ? Car malgré l'espérance frivole que vous a donnée votre domestique , je ne vois pas trop que vous deviez faire grand fond sur des apparences aussi trompeuses. D'ailleurs s'il étoit vrai que vous fussiez le fils de Walter , dont je connois

l'épouse, croyez-vous que votre fortune en fût mieux établie pour cela ? — Quoi ! madame, vous la connoissez ? ah ! si le ciel permettoit que je retrouvassé en elle une mère, que m'importeroient les faveurs de la fortune. Si elle a tout perdu, si le sort jaloux lui a ravi mon père, je lui reste et j'espère que leur sang qui coule dans mes veines, versé au service d'un prince généreux, la préservera de l'indigence. — Cet élan de votre cœur me reconcilie un peu avec vous. Votre conduite, je l'avoue, m'avoit indisposée ; mais j'oublierai tout si vous persistez dans les sentimens que vous faites paroître. Allez, retournez à votre hôtel, je vous ferai dire quand vous pourrez vous présenter à M. le marquis.

— Madame , oserois-je vous demander si la belle... Agate...

— Elle est ici et n'ignore rien de votre conduite passée. Allez , vous dis-je , tout s'oubliera peut-être... Nous possédons une personne qui fera plus pour vous que tout ce que vous pourriez faire vous-même. Il est des plaisirs plus purs que ceux que vous poursuivez ; ils vous sont inconnus , ils ne vous en seront que plus sensibles.

— Monsieur , dit Nulsifrote , les plaisirs les plus sensibles pour un cœur bien épris , c'est la possession de l'objet que l'on aime. La marquise veut peut-être vous préparer par degrés au bonheur de recevoir la main de votre belle Agate. Que sait-on ? Cela n'est pas impossible. Paulin ne pouvoit se livrer à

un si flatteur espoir. Il fut triste le reste de la journée. En vain Nulsifrote chercha-t-il à le distraire, il n'y put réussir. A neuf heures du soir on vint chercher Paulin de la part de la marquise. Il vole, il la trouve avec Agate ; déconcerté, il ne peut ouvrir la bouche. On le rassura par quelques mots consolans. — M. de S... va rentrer ; comme je l'ai instruit de ce qui vous concerne, il desire vous voir ; il a, m'a-t-il dit, des connoissances particulières sur votre sort, et sans doute il dissipera vos inquiétudes à ce sujet. M. de S... arrive, on lui présente Paulin, il lui parle avec bonté. — Les différens évènements qu'on m'a rapportés prouvent que vous êtes le fils d'un infortuné à qui je suis at-

taché par les liens du sang.
 Son épouse est ma parente...
 Un mouvement qui se fit dans
 le cabinet voisin coupa la parole
 à M. de S... — Voyez ce que
 c'est, dit-il à son épouse. On
 ouvre la porte ; une femme
 tombée sur le parquet se relève
 en criant ; — je n'y tiens plus...
 C'est lui.... C'est mon fils !
 C'est mon cher Paulin !... A
 cette exclamation , Paulin s'é-
 lance , tombe aux genoux de
 sa mère , qui elle-même ne pou-
 voit se soutenir. Ils se tiennent
 embrassés. — Vous ? ma mère ?
 — Oui , tu es mon fils. Ce fils
 qu'un destin barbare arracha
 du sein de ta mère. Ce n'est
 qu'après un nombre d'années
 que j'obtins la faveur de te
 voir sous un déguisement , mais
 ta mère , ton infortunée mère ,

ne pouvoit que te voir. Un mot l'eût privée à jamais de ce plaisir inexprimable. Le ciel te rend à mes vœux , il y joindra bientôt , j'espère , le respectable Walter. — Oui , madame , répond M. de S... Le grand Frédéric n'est plus. Les intérêts politiques sont changés , j'ai reçu aujourd'hui la nouvelle que Walter va nous être rendu. Le ministre me mande qu'il le fera conduire ici dès qu'il sera élargi.

La nouvelle ne précéda que peu de jours l'arrivée du baron. On ne sauroit peindre la joie de cette famille réunie. Agate , la tendre Agate , la partageoit bien sincèrement. Mais depuis que Paulin étoit devenu comte de Walter , elle étoit plus réservée que jamais. On donna

ordre à Nulsifrote d'apporter à l'hôtel le bagage de son maître. — Je savois bien , disoit-il , qu'il étoit toujours avantageux de bien s'avoisiner. Le baron le reconnut pour avoir été à son service.

Paulin , que désormais nous ne nommerons plus que le comte de Walter , dit à son père ce qu'il avoit appris par Nulsifrote , touchant ses malheurs ; il pria le baron de lui en faire un récit plus exact. Nous le donnerons au public , ainsi que la suite des aventures de notre nouveau comte et de sa belle Agate.

Fin du tome premier.

25 AP 65